# BÉLISAIRE;

PAR

MADAME DE GENLIS.



TOME SECOND.

---

A PARIS,
CHEZ MARADAN, LIBRAIRE,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N°. 9.
M.DCCCVIII.

# BELISAIRE.

## CHAPITRE VII.

### HISTOIRE DE GÉLIMER.

Orphelin dès l'enfance, je fus néanmoins élevé avec soin ; un fameux Ligurien, le savant Arator, m'enseigna les élémens des sciences (1). Il jeta dans mon esprit les premiers germes d'un pur christianisme ; et par conséquent, il m'inspira de l'éloignement pour les erreurs de l'arianisme (2) : on s'en

(1) Cet Arator qui a beaucoup écrit et voyagé, existoit dans ce temps.

(2) Les Goths étoient alors chrétiens ariens.

aperçut, on le bannit. J'avois à peine atteint mon second lustre, ces salutaires impressions ne s'effacèrent pas entièrement; mais, forcé de suivre une religion dont on m'avoit fait entrevoir la fausseté, il en résulta que je ne pris plus pour base de ma conduite, les principes religieux. Cependant, je sentis de bonne heure que l'homme avoit besoin, ou d'un frein pour modérer ses passions, ou d'un but pour les diriger. Il me sembloit que l'amour de la gloire devoit être le meilleur de tous les guides, puisqu'il portoit à toutes les actions extraordinaires et généreuses, et qu'il rendoit faciles les plus nobles sacrifices. Je ne songeai plus qu'à mériter une éclatante renommée. En attendant qu'il me fût possible de faire des actions glorieuses, j'aimois à me singulariser; je n'avois aucun goût

pour les amusemens frivoles de mon âge; l'étude, la lecture remplissoient tous mes momens; je me plaisois à me séparer du vulgaire; et tout ce qui n'avoit pas une grande réputation, étoit vulgaire à mes yeux. Dans mes promenades, je cherchois les lieux écartés et solitaires; là, je me plongeois dans de longues rêveries: je m'égarois dans l'avenir, j'y formois ma destinée; non pour me placer dans une prospérité constante, car j'envisageois le malheur avec toute la confiance de l'orgueil; j'y voyois les moyens de développer un grand caractère, j'osois défier la fortune; et par la force de l'imagination, je préparois ainsi mon âme à soutenir, sans en être ébranlée, toutes les vicissitudes du sort. Un nouveau sentiment vint mettre le comble à cette exaltation.

L'imbécille Ildéric, entièrement

livré à ses viles maîtresses et à ses favoris, vivoit renfermé dans une espèce de sérail qu'il s'étoit formé; les peuples n'entendoient parler de leur souverain que par les nouveaux édits qui, de temps en temps, les chargeoient de nouveaux impôts. Quoiqu'il fût jeune encore, il avoit toujours montré un extrême éloignement pour le mariage, parce qu'il étoit décidé à ne rien changer à son genre de vie. Comme je devois lui succéder, s'il mouroit sans enfans, tous les yeux se tournoient naturellement sur moi; l'austérité de mes mœurs, jointe à ma grande jeunesse, inspiroit pour moi une estime universelle, qui ne pouvoit qu'ajouter encore au mépris qu'on avoit pour le roi.

Tout à coup la guerre s'alluma entre la Perse et l'Empire : d'après

ses traités avec Justinien, Ildéric fut obligé d'envoyer des troupes qui devoient se réunir aux vôtres, et j'en obtins le commandement, quoique je ne fusse alors que dans ma dix-septième année. J'eus, dans cette campagne, le bonheur de fixer sur moi les regards de Bélisaire ; c'étoit entrer avec éclat dans la carrière de la gloire, mais la fortune pouvoit-elle m'y rester fidèle? je devois vous combattre. Vous forçâtes Cabades à faire une paix dont vous dictâtes les conditions ; les intérêts de votre allié Ildéric n'y furent point oubliés, ou pour mieux dire, la politique vous fit songer à lui : il m'est permis de croire que, sachant que j'étois l'héritier du trône, vous aimâtes mieux assurer la couronne chancelante sur la tête du foible Ildéric, que de laisser passer sa puissance

dans mes mains. En faisant sa paix avec Cabades, vous exigeâtes de ce monarque la promesse de donner la main de la princesse, sa fille, au roi des Vandales. Ce dernier n'avoit nulle envie de se marier, mais il n'osa refuser cette alliance, et je fus chargé d'aller chercher la princesse Zima pour la conduire à Carthage. Cet hymen qui m'ôtoit l'espoir de monter un jour sur le trône, blessa d'autant plus mon orgueil, que le peuple montra de la joie d'une union qui sembloit lui donner la certitude que les favorites, objets de sa haine, seroient renvoyées. Mais que devins-je, en voyant la princesse !..... l'amour développa toute mon ambition ; Zima étoit promise au roi des Vandales, et je jurai de monter sur le trône, sans avoir cependant le projet d'en chasser le roi, mais dé-

cidé à le forcer de m'y associer ; car j'étois bien certain qu'en devenant le collègue d'Ildéric, je régnerois seul, et qu'il n'auroit que le vain titre de roi. Ce prince reçut froidement Zima, qui fut logée dans un palais séparé. On lui donna des gardes, des esclaves, une entière liberté, quoiqu'elle n'eût que quinze ans ; mais d'ailleurs, on ne s'occupa nullement des préparatifs du mariage, ce qui ranima tout le mécontentement du peuple. Suivant l'usage de son pays et du nôtre, Zima ne recevoit point de visites d'hommes, mais je savois qu'elle alloit tous les matins se promener en char dans les lieux solitaires que j'avois parcourus tant de fois. Un matin, j'appris qu'elle devoit se rendre le soir même au pied de la montagne de Pasuca, ma promenade favorite; qu'elle étoit décidée

à gravir cette montagne escarpée, malgré l'extrême difficulté des chemins. Je m'y rendis aussitôt, j'y passai une journée délicieuse, j'attendois Zima, avec la certitude de la voir et de lui parler!..... Elle vint; elle descendit de son char, qu'elle laissa dans la plaine; conduite par un pâtre qui lui servoit de guide, et suivie seulement de deux esclaves, elle parvint au sommet de la montagne. Le jour finissoit, et la lune commençoit à paroître : la princesse désirant visiter la caverne, son guide alluma des flambeaux; mais quelle fut sa surprise, en y entrant, de la trouver magnifiquement illuminée, remplie de fleurs, de fruits et de rafraîchissemens de toute espèce, et d'y voir partout ses chiffres tracés en lettres de feu! Tout à coup je m'offris à sa vue, je l'entraînai au fond de la

grotte, je la fis asseoir sur un siége de mousse, et, me plaçant à ses pieds: Les momens nous sont chers, lui dis-je; parlez, madame, désirez-vous cette union prescrite par la politique?.... A ces mots, Zima baissa les yeux, et deux larmes coulèrent sur ses joues..... Pourquoi, repris-je, cet hymen vous affligeroit-il?..... Vous le savez, répondit-elle avec l'ingénuité la plus touchante. A ces mots, je mis un genou en terre, et, saisissant sa main: Recevez un serment sacré!..... lui dis-je. — Mais, mon père!..... — Il vous a promise à cet empire, et vous serez l'épouse du roi des Vandales. — Non, jamais..... — Le règne honteux d'Ildéric va finir. — Juste ciel!..... — Sous peu de jours je jouirai du bonheur de couronner ce que j'aime..... — Gélimer, un usurpateur!..... — Le véritable

usurpateur est le roi fainéant, qui garde le trône sans l'occuper. — Ah! je n'ai point d'ambition! votre cœur, Gélimer, et le seul empire de cette caverne, suffiroient à mes vœux!....

En parlant ainsi, elle étoit inspirée sans doute, une partie de notre lugubre avenir se dévoiloit à ses yeux!.....

Il fallut s'arracher de cette caverne enchantée alors par l'amour et par l'espérance!..... Avant de me quitter, la princesse s'arrêta sur le sommet de la montagne, et, levant les yeux au ciel, elle frémit en voyant la lune couleur de sang, environnée de nuages noirs. Hélas! dit-elle, quelle clarté funèbre! Qu'est devenue sa lumière douce et pure! puissent les jours de notre jeunesse ne pas s'obscurcir ainsi!.....

Ces paroles me frappèrent; la tristesse de Zima, ou, pour mieux dire,

son funeste pressentiment, passa dans mon cœur et le troubla! Je n'avois jamais envisagé le malheur qu'avec un superbe dédain; un sentiment, plus puissant que tous les intérêts de l'orgueil, me fit connoître que l'on ne peut se flatter de conserver toujours son courage, que lorsqu'on est assuré de souffrir seul.

Nous nous séparâmes. Le soir même, on reçut de la Perse les plus étranges nouvelles. Cabades, voulant autoriser sa vie voluptueuse, osa faire une loi qui annulloit toutes les saintes lois du mariage (1); les grands et le peuple se révoltèrent. Cabades fut détrôné et enfermé dans une tour (2). Aussitôt qu'Ildéric fut

---

(1) Historique. Cette loi autorisoit la communauté des femmes.

(2) Historique.

instruit de ces événemens, il déclara publiquement que son mariage avec la princesse de Perse étoit rompu. Le lendemain matin, il m'envoya chercher, et me chargea de reconduire en Perse, et sans délai, la princesse. Je ne répondis rien ; je sortis du palais, sous prétexte de réunir l'escorte qui devoit accompagner la princesse; je fis rassembler, dans une place publique, une légion entière que j'avois commandée à la guerre. L'un de mes lieutenans lut à haute voix les ordres du roi, ce qui excita un murmure général; alors je parus dans la place, escortant, à cheval, le char dans lequel étoit la princesse : sa beauté, sa jeunesse, les malheurs de sa famille attendrirent tous les cœurs.... Je pris la parole, et, m'adressant aux soldats et au peuple immense qui remplissoit la place : Cette jeune princesse,

dis-je, sur la foi sacrée d'un traité solennel, a quitté sa patrie, florissante alors, pour venir ici adopter la nôtre! L'infortune du roi, son père, doit la rendre plus intéressante encore. Celui qui a juré d'être son protecteur, et qui devoit être son époux, veut la renvoyer dans les lieux où sa famille est proscrite, dans les lieux où l'attend une éternelle captivité, et peut-être une mort tragique..... A ces mots, les soldats et le peuple s'écrièrent à la fois : *Non, non, qu'elle vive ! qu'elle reste parmi nous ! vive la princesse de Perse !...* A ces acclamations, Zima, avec l'action la plus pathétique, éleva les bras vers le ciel, et fondit en pleurs..... L'enthousiasme pour elle fut au comble ; les soldats, agitant leurs piques, firent, avec transport, le serment de la défendre.... Généreux amis, m'é-

criai-je, elle restera, je serai le chef de ses défenseurs; je vais m'y engager aux pieds des autels, en m'unissant à elle par un lien indissoluble. Suivez-moi tous, et gardez l'entrée du temple où je vais lui donner ma foi..... On ne me répondit que par des cris et des applaudissemens redoublés..... J'ordonnai au char de marcher; les soldats et la multitude se précipitèrent sur nos traces. Le char s'arrêta devant une église qui se trouvoit à l'extrémité de la place; les troupes se rangèrent en bon ordre autour de l'église, afin d'en défendre l'entrée; je pris dans mes bras la princesse éperdue, je l'enlevai du char; et au bruit des clairons, des trompettes, des tambours et des acclamations du peuple, je la portai dans l'église, dont les portes aussitôt se refermèrent sur nous; les prêtres,

prévenus et gagnés par mes ordres, nous attendoient, et, revêtus de leurs habits pontificaux, vinrent au-devant de nous..... Toutes les lampes de l'église étoient allumées; j'entraînai Zima au pied du grand autel; l'amour alors ranima ses forces; elle se mit à genoux, me tendit sa main tremblante; je vis sa pâleur mortelle se dissiper, et ses joues se colorer d'un doux incarnat...... Sur la fin de la cérémonie, au moment où Zima alloit prononcer le serment solennel, nous entendîmes un tumulte affreux; il étoit facile de distinguer que nos soldats étoient attaqués par des troupes envoyées par le roi. S'il faut succomber, dit Zima, du moins je mourrai ton épouse! Et elle prononça d'une voix ferme les paroles sacrées. Nous étions unis; je me relevai précipitamment, et je courus vers les portes,

en disant aux prêtres de garder mon épouse. Non! non! s'écria Zima, je veux te suivre et partager tes périls!... Je tâchai vainement de l'éloigner : les portes s'ouvrirent, nous vîmes les troupes aux mains. Zima tombe à genoux sur le seuil des portes ouvertes, les mains jointes, et la tête et les yeux élevés vers le ciel; les prêtres, en habits sacerdotaux, formoient derrière elle un demi-cercle..... Je m'élance hors de l'église en criant : Soldats, arrêtez, écoutez-moi.... Au même instant les coups furent suspendus, les troupes devinrent immobiles: je les haranguai, je leur peignis, sous les plus vives couleurs, la lâcheté barbare d'Ildéric qui, après avoir juré solennellement d'épouser cette jeune princesse, vouloit la renvoyer dans un pays déchiré par des guerres civiles, et l'ex-

posoit ainsi à devenir victime de la fureur des factieux. Peuple et soldats, ajoutai-je, il faut choisir maintenant entre un monarque sans courage, sans foi, et le prince que sa naissance appelle au trône, dont vous estimez la conduite et les mœurs, et qui seul, sous ce règne, vous a guidés dans les sentiers de la gloire. Songez que ce n'est pas Ildéric qui vous gouverne, mais ses viles maîtresses et ses lâches courtisans; enfin, je ne vous demande pas de détrôner ce prince incapable de régner, je vous propose seulement de m'associer à sa puissance..... A ces mots, je fus interrompu par les cris universels des deux troupes qui me proclamèrent roi des Vandales. Aussitôt un groupe de soldats se précipitant vers moi, ils me présentèrent leurs boucliers, sur lesquels je fus élevé. On fit remonter la princesse

dans son char, en criant: *Vive notre souveraine! vive la reine des Vandales!* et suivis d'un peuple innombrable, et au milieu des deux troupes réunies, auxquelles se joignirent d'autres soldats qui accouroient de tous les quartiers de la ville, nous fûmes ainsi conduits en triomphe au palais : la garde, presqu'entièrement dispersée, ne fit pas la moindre résistance. Nous entrâmes librement. On eut de la peine à trouver l'imbécille et lâche Ildéric qui s'étoit caché; je le traitai avec respect, en lui annonçant qu'il garderoit son rang et ses honneurs, mais que je partagerois avec lui les soins du gouvernement. Il parut se soumettre à la nécessité; mais au bout de quelques mois, profitant de la liberté que je lui donnois à dessein, il se sauva, croyant échapper à ma vigilance, tandis que j'a-

vois, de tout mon pouvoir, favorisé sa fuite.

C'est ainsi que je fus élu, du consentement unanime de toutes les classes de la nation. Ildéric erra longtemps fugitif et caché dans les provinces; enfin, ne pouvant s'y faire un parti, il passa dans les pays étrangers. Là, quelque temps après, et plus d'une année écoulée depuis la révolution, il implora les secours de Justinien. On m'envoya des ambassadeurs; les négociations traînèrent en longueur; et j'étois depuis trois ans sur le trône, quand vous abordâtes en Afrique...... Chéri de mes sujets, j'étois heureux monarque et le plus fortuné des époux et des pères; j'adorois mon épouse et mon fils, mon fils unique âgé de deux ans! O songe fugitif de la vie! j'ai goûté quelques instans tes douceurs si trompeuses;...

mais quelle affreuse et longue agonie devoit succéder à ces rapides jours de bonheur !.....

Après la perte de la bataille de Tricameron, je me fis jour à travers votre armée, suivi seulement d'une centaine de braves avec lesquels j'allai me réfugier sur la montagne de Pasuca... Ici mon histoire semble finie pour vous, vous en connoissez tous les désastreux événemens; mais qui pourroit imaginer tout ce que j'ai ressenti dans cette déplorable situation!.... Ce détail, j'ose le croire, ne sera pas dépourvu d'intérêt pour un cœur tel que le vôtre......

En arrivant sur la montagne avec mes valeureux soldats, je n'éprouvai d'abord que la joie de me trouver dans un lieu inaccessible à l'ennemi. Loin de sentir l'horreur de notre défaite, il nous sembloit qu'en nous

échappant, nous avions triomphé de cette armée victorieuse. Je contemplois avec admiration cette petite troupe, qui venoit de se soustraire si miraculeusement à la honte de la captivité! Je lui communiquois mon orgueil et mon enthousiasme; trois d'entr'eux plantèrent leurs drapeaux dans les fentes du rocher qui couronne le sommet de la montagne, en disant : Voilà le dais du trône de notre souverain!..... Je me plaçai sur ce trône rustique; aussitôt tous les soldats formèrent un demi-cercle devant moi, en élevant au-dessus de ma tête leurs piques entrelacées; ils me jurèrent de me rester fidèles jusqu'au tombeau, et de mourir plutôt sur ce rocher que de se rendre. Ces momens d'exaltation sont impossibles à décrire, mais l'âme ainsi élevée au-dessus du malheur, par la seule puis-

sance de l'orgueil et de l'imagination, ne sauroit se maintenir à cette hauteur surnaturelle ; tout ce qui n'a pas pour base la raison suprême, n'est qu'une ivresse passagère; un élan généreux ne prouve point la grandeur de l'âme : ne voit-on pas souvent les malades armés tout à coup d'une force prodigieuse, par l'effort d'une convulsion? La religion seule peut affermir nos sentimens et les rendre durables. Ah! sans doute, pour soutenir notre foiblesse, et pour fixer notre légèreté, il faut une autorité souveraine, un grand but, et de sublimes espérances!.....

Après ces premiers instans d'enivrement, je fus accablé, déchiré par la plus mortelle inquiétude! J'ignorois le sort de mon épouse et de mon fils!.... Il falloit cacher à mes compagnons le trouble affreux où me je-

toit cette incertitude. Il falloit montrer un courage inébranlable à ceux dont on attendoit tant de sacrifices héroïques.

Au déclin du jour, une idée terrible mit le comble à mes tourmens. A l'exception de la vie de Zima et de notre enfant, j'étois décidé à tout sacrifier pour lasser, sur cette montagne, la patience de l'ennemi; et tout à coup je pensai que, si mon épouse étoit dans les mains de nos ennemis, et qu'on me demandât de me rendre pour racheter sa liberté, ou pour sauver ses jours, et peut-être son honneur, je ne serois pas maître de m'immoler pour elle, mes soldats ne le souffriroient pas!..... Je connus alors toute la vanité des concessions que la force ne soutient pas! Je sentis qu'un chef élu dans un désert, sans moyens de résister et de

se faire obéir, n'étoit qu'un esclave décoré d'un titre aussi vain que dangereux.

Pour me dérober aux regards de mes compagnons, j'allai dans la grotte chercher le silence et l'obscurité. Quelle fut ma douloureuse émotion en entrant dans cette caverne, où, pour la première fois, Zima m'avoit avoué sa tendresse!.... et je m'y retrouvois séparé d'elle, déchu de mon rang, dépouillé de tout!.... La nuit presqu'entière s'écoula dans ces tristes pensées, et chaque instant sembloit aggraver l'horreur de mes réflexions!..... Une heure avant la naissance du jour, j'entendis un grand tumulte, je me lève, j'avance vers l'une des ouvertures de la caverne, j'entrevois une vive clarté; c'étoient cinq ou six soldats qui portoient des branches allumées de cyprès..... Je

précipite mes pas; on s'élancè à ma rencontre, j'étends les bras, et j'y reçois mon épouse et mon fils!..... O ravissement inexprimable! dernier instant d'une félicité suprême! vous me payâtes tout ce que j'avois souffert, vous me fîtes oublier tout ce que je venois de perdre; mais hélas! j'étois destiné à supporter des maux que nulle consolation humaine n'auroit eu le pouvoir d'adoucir!.....

Zima, qui avoit bravé tant de dangers pour me rejoindre, se retrouva avec délices dans cette grotte, où tout lui rappeloit le charme de nos premières amours. O Zima! lui disois-je, dans ce lieu même, je t'avois promis un trône, et je ne puis t'offrir qu'un désert, des périls et d'affreuses fatigues!..... Ah! répondit Zima, que tu serois ingrat, si tu me plaignois!..... entre mon époux et mon enfant, que

puis-je désirer ? La sensible et généreuse Zima parloit avec sincérité ; dans ces premiers momens, nous ne pouvions sentir l'un et l'autre que le bonheur d'être réunis.

Dès le jour suivant, mon cœur fut déchiré par les privations de toute espèce, que je vis endurer à Zima et à mon enfant. On trouvoit, sur cette montagne, plusieurs sources d'une eau pure sortant des rochers ; d'ailleurs, nous n'avions pour nourriture que des fruits sauvages, des racines, des herbes, des oiseaux, et quelques autres animaux tués à coups de flèches. Dans les commencemens, nos gens s'empressoient de nous apporter en tributs, les meilleures pièces de leur chasse ; bientôt leurs propres besoins les forcèrent à retrancher cette espèce d'hommage. Je me trouvai chargé seul de la subsistance

de ma famille ; et même lorsque, dans mes recherches et dans ma chasse, j'avois été plus heureux que les autres, je m'apercevois que ce bonheur excitoit l'envie et les murmures. Souvent alors je me retranchois de ma propre nourriture, afin de faire quelques dons à mes avides compagnons. Peu à peu leur respect pour moi s'affoiblissoit; une certaine familiarité grossière s'introduisoit insensiblement dans leurs manières avec moi et dans leur langage : je le réprimois par une extrême gravité, et en conservant invariablement l'air de la confiance en leur attachement, et le ton de l'autorité. Dans cette affreuse situation, Zima remarquoit tout ; et quoique je lui cachasse mes justes craintes, elle ne prévoyoit que trop notre funeste sort. Toutes ses inquiétudes avoient pour objet son en-

fant, toutes ses douleurs se rapportoient à lui! Cependant, elle ne se permettoit pas une plainte; malgré ses tendres soins, l'enfant souffroit, sa pâleur et sa maigreur montroient assez l'affoiblissement de ses forces et de sa santé. Zima, les yeux toujours attachés sûr lui, avoit une manière de le regarder qui me déchiroit l'âme; quand elle s'apercevoit que je l'examinois, elle faisoit un effort sur elle-même pour me sourire, et rien ne peut donner l'idée de ce sourire pénible sur cette belle bouche décolorée, et avec un regard pathétique qui exprimoit la plus profonde douleur!..... Oh! qu'ils étoient attendrissans et terribles, les funestes sourires de cette infortunée qui n'a jamais voulu me cacher que ses souffrances!..... C'étoit un être céleste exilé

sur la terre, qui sourioit au malheur et à la mort!.....

Un triste événement jeta la consternation parmi nous, un mois après notre arrivée sur la montagne. J'avois reçu quelques blessures, ainsi que la plupart de mes compagnons, et malgré le manque de secours, nous eûmes tous le bonheur d'en guérir; mais ensuite, trois ou quatre soldats qui n'avoient point été blessés, tombèrent dangereusement malades, et l'un d'eux mourut. Dans la situation où nous étions, cette mort nous frappa et nous étonna comme l'événement le plus extraordinaire et le plus imprévu! Il sembloit qu'il nous apprît que l'on pouvoit mourir sur cette montagne! Les premiers murmures de mes soldats commencèrent dans cette occasion; je feignis de ne les pas entendre, je tâchai de

les distraire par les idées de gloire que j'attachai à la mémoire du défunt; j'aidai moi-même à creuser sa fosse, placée sous l'ombrage de deux lauriers. On porta son corps sur un brancard de feuillages; nous étions tous couronnés de cyprès, nous tenions nos lances baissées: faisant à la fois l'office de pontife et de général, je portois une croix de bois grossièrement faite à la hâte; je chantois des hymnes et des pseaumes que répétoient en chœur tous les soldats: non loin de la fosse, tomboit une cascade d'un rocher escarpé; je remplis mon casque de cette eau, et mettant un genou en terre: Dieu des armées, m'écriai-je, daigne bénir cette eau limpide. En disant ces paroles, je la versai sur le corps, que je plaçai dans la fosse, sur laquelle furent déposés les armes et le bouclier

du mort; ensuite montant sur le rocher pour être mieux entendu, je prononçai son éloge, ce qui termina cette pompe funèbre et sauvage, dont tous mes compagnons furent vivement émus.

Après la visite de votre lieutenant Pharas, et le nouveau refus que je fis de me rendre, le mécontentement de mes soldats s'accrut de la manière la plus menaçante; l'un d'eux, mon fidèle Caleb, le seul inébranlable dans son attachement pour moi, me rendoit compte de leurs discours; je le chargeai de leur conseiller, comme de lui-même, de m'abandonner et de déserter pendant mon sommeil. Ils répondirent qu'après avoir tant souffert, ils ne vouloient pas finir par n'être que des déserteurs, et que, puisqu'ils ne pouvoient pas être récompensés par moi, ils le seroient

par les ennemis, en me livrant à eux. Ils ajoutèrent qu'ils m'obligeroient bien à les suivre, en me menaçant de massacrer mon épouse et mon enfant. Malgré ces affreux discours, ils n'osoient encore me parler, ils en formoient vainement le dessein; mon apparente sécurité les désarmoit; je leur donnois mes ordres avec la même liberté, dans les divers exercices que je leur faisois faire régulièrement tous les jours, soit à l'arc, soit au javelot; je les reprenois souvent avec sévérité, cette conduite les tint longtemps en respect: si un seul instant j'avois eu l'air de les craindre, ils se seroient aussitôt ouvertement révoltés. Enfin, Caleb, un matin, vint m'avertir qu'ils avoient pris la résolution de me lier les mains, la nuit suivante, aussitôt que je serois endormi, et de me livrer à l'ennemi. En effet,

quand je les revis, je fus frappé de l'expression sombre et farouche de leur physionomie. Je fis l'appel; et lorsqu'ils furent tous rassemblés, je nommai trois d'entr'eux pour aller en députation à l'ennemi. A ces mots, il s'éleva d'insolens murmures; j'imposai silence avec une fierté mêlée de colère, on se tut. Partez, dis-je aux trois députés, allez dire de ma part à Bélisaire, que, s'il consent à vous incorporer tous dans son armée avec l'avancement d'un grade, je me rendrai ce soir son prisonnier. Je n'avois que ce parti à prendre, car ils vouloient une récompense; et si j'eusse prétendu me rendre sans conditions pour eux, ils ne l'auroient pas souffert; ainsi il fallut m'oublier moi-même pour les séditieux et les traîtres qui, depuis long-temps, méditoient ma perte!..... Cette résolution les

transporta de joie, plusieurs tombèrent à mes genoux; ces démonstrations de reconnoissance ne m'inspirèrent que de l'indignation et du mépris..... Je les quittai brusquement pour rentrer dans la caverne en attendant le retour des députés. J'avois la rage dans l'âme; car j'étois sûr que la flotte ennemie se disposoit à mettre à la voile sous peu de jours; encore un peu de courage et de patience, et nous étions libres !..... Je retrouvai Zima dans la partie de la caverne où nous nous tenions durant le jour, parce que la lumière y pénétroit par une large ouverture; j'avois besoin d'ouvrir mon cœur, mais cette consolation me fut refusée : je savois trop que Zima, loin de partager mon ressentiment et ma douleur, n'éprouveroit que de la joie en quittant la montagne; car elle ne pensoit qu'à

son enfant, elle le tenoit sur ses genoux.... Elle me vit entrer avec plaisir, parce qu'elle étoit toujours inquiète quand j'étois éloigné d'elle, au milieu de mes soldats, quoiqu'elle ignorât entièrement les terribles avertissemens que j'avois reçus de Caleb; je lui dis sèchement que la lâcheté et la trahison de mes soldats me forçoient à me rendre. A ces mots, Zima serra son enfant contre son sein, et elle l'embrassa. Ce mouvement m'irrita. Malheureux enfant! dis-je, tu n'es plus que le fils d'un esclave !.... Ah! reprit Zima, quand il pourra me comprendre, quand il saura ton histoire, il s'enorgueillira toujours d'être le fils de Gélimer!.... Je gardai le silence, je détachai mon carquois sur lequel, avec la pointe d'une flèche, je gravai ces mots: *Gélimer n'existe plus, il a déposé dans*

*cette caverne, sa défense, sa liberté, sa gloire et son bonheur!....* Alors je suspendis sur une roche ce triste trophée. Zima lut l'inscription, et ses yeux se remplirent de larmes.... Plus de bonheur! dit-elle, hélas! dans ce lieu qui reçut nos premiers sermens, tu déposes donc aussi l'amour!.... Je ne voulois pas m'attendrir, je ne répondis rien, et ne trouvant de consolation qu'à braver la fortune qui me trahissoit, je pris mon luth; et d'une voix ferme, je chantai mes malheurs.

Les députés revinrent accompagnés de Pharas, qui me dit que Bélisaire acceptoit mes conditions. Alors je rassemblai mes soldats, je leur ordonnai de prendre leurs armes et leurs boucliers, et de me suivre; pour moi, dis-je, privé pour jamais de la liberté que je vous procure, je n'ai

plus besoin d'armure, je laisse ici la mienne.... Je n'emporte que mon luth et ce javelot que je ne veux remettre qu'entre les mains de Bélisaire. A ces mots, les soldats s'émurent; plusieurs d'entr'eux versèrent des larmes, et après un moment de silence, tous s'écrièrent : Nous ne voulons point abandonner notre roi; nous resterons sur la montagne..... Je ne pouvois plus compter sur leur fidélité; cet attendrissement passager n'étoit en eux qu'une foiblesse. Non, répondis-je, j'ai donné ma parole; pour la dernière fois obéissez-moi, descendez la montagne. En disant ces paroles, je marchai en avant, tenant d'une main mon javelot et de l'autre mon luth, ayant à ma droite Zima, son enfant, et Pharas à ma gauche. Nous passâmes près de la tombe du soldat que j'avois perdu; je m'arrê-

tai : Honneur à ta mémoire, m'écriai-je, brave et fidèle guerrier, tu as péri dans le champ d'honneur, dans le lieu où tu avois juré de mourir plutôt que de te rendre! que ta tombe soit à jamais le plus noble monument de cette contrée désolée!..... Je poursuivis ma marche.... Avant de quitter cet asyle de la liberté, je me retournai, je jetai un triste et dernier regard sur ces rochers menaçans, cette caverne chérie, cette terre heureuse inaccessible à l'ennemi!..... et pour retenir mes pleurs, j'eus besoin de tout mon courage et de toute la fierté de mon caractère!.....

Lorsque je fus dans la prairie, j'éprouvai un nouveau saisissement une main ennemie et dévastatrice, mille fois plus rapide et plus meurtrière que celle du temps, avoit causé dans ces lieux, en moins de trois

mois, des ravages qu'à peine un siècle auroit pu produire!..... Je ne pouvois plus guider ma troupe, je ne reconnoissois plus la route, les sentiers étoient effacés; à droite, je cherchois un village et un bois, je ne voyois qu'une plaine stérile; à gauche, étoit un pont qui n'existoit plus!...

Avant d'arriver à vos tentes, je détachai ma ceinture remplie de pièces d'or, que je distribuai à mes soldats; et je donnai à Caleb les pierreries de Zima, qu'elle avoit emportées en se sauvant du palais. Je ne gardai pour moi que le magnifique diamant que j'avois arraché de mon sceptre, et caché avec soin sur la montagne; mais je ne pus résister à l'orgueilleux plaisir de le donner à l'esclave qui nous apporta des rafraîchissemens; je ne crus pas pouvoir trop récompenser celui qui causoit un tel mou-

vement de joie à Zima, et qui venoit de donner du pain au fils affamé de tant de rois!....

Peu de temps après notre arrivée à Constantinople, Justinien me fit offrir le titre de patrice, et des terres considérables, à condition d'abjurer publiquement l'arianisme; je refusai nettement et sans hésiter (1). Cependant, au fond de l'âme, j'étois parfaitement disposé à renoncer à des erreurs qu'on m'avoit dévoilées dès l'enfance; mais l'idée de trafiquer de ma conscience, me faisoit horreur. De tous les biens de la terre, l'honneur seul me restoit; je voulois le conserver pur et sans tache.

On nous relégua dans la Galatie; mais on nous y donna des terres et tous les moyens d'y vivre avec dé-

(1) Historique.

cence. Zima parut charmée de notre établissement. Ah ! Gélimer, me disoit-elle, quelle agréable solitude ! Ici, en écartant de tristes souvenirs, on pourroit encore être heureux!.... Sans doute nous aurions pu l'être ; mais je touchois à l'époque de ma vie la plus funeste et la plus douloureuse !.... La santé de mon fils ne se rétablissoit point, et bientôt je connus que son état étoit sans ressource : sa malheureuse mère, dont il étoit l'idole, cherchoit en vain à s'abuser ; consumée de douleurs, elle dépérissoit avec lui ; je voyois sa vie s'éteindre par degrés avec celle de son enfant..... Jusqu'alors la seule philosophie m'avoit suffi pour supporter l'adversité avec une constance inébranlable ; j'en avois reçu le prix. Justinien et Bélisaire admiroient mon courage, et Zima en étoit témoin.

Mais dans le nouveau malheur que j'envisageois en frémissant, toutes les consolations de l'orgueil étoient vaines et superflues. Jusqu'à ce moment, je n'avois jamais été l'objet d'une humiliante compassion; dans les grands revers on échappe à la pitié, en inspirant l'étonnement, en subjuguant l'admiration; mais dans les peines du cœur, si la vanité se faisoit sentir encore, comment pourroit-elle se satisfaire? Qui pourroit applaudir au calme et à l'indifférence de celui qui vient de perdre ce qu'il aime? Il est possible sans doute de réunir la force d'âme à la sensibilité; mais quel en sera le juge? Celui seul qui peut lire dans les cœurs, celui seul alors qui peut soutenir le courage en lui donnant pour but l'espoir d'obtenir une sublime approbation. Au milieu des plus mortelles inquié-

tudes, ces idées fermentoient dans ma tête..... Je me connoissois assez de droiture dans l'âme pour être certain qu'un témoin éternel, juge incorruptible et suprême de mes actions et de mes sentimens, me dédommageroit avec usure des vains applaudissemens des hommes. De cet instant, je me plaçai sous sa surveillance, je sentis mon âme s'agrandir et ma vertu s'affermir; j'adorai la véritable source de la perfection et la puissance souveraine qui m'élevoit ainsi au-dessus de moi-même : je fis mieux qu'oublier le monde, je cessai d'attacher du prix à son souvenir.

J'étudiai les livres saints et les écrits admirables du grand Chrysostôme (1), je fus convaincu, et j'en-

(1) Saint Jean Chrysostôme vivoit dans le siècle précédent. Il a, dans ses écrits, victorieusement combattu l'arianisme.

trevis du moins un refuge dans l'avenir ! Cependant, parvenu au dernier période d'une maladie de langueur qui tarissoit en lui toutes les sources de la vie, mon fils touchoit à ses derniers momens, et sa mère infortunée étoit prête à le suivre dans la tombe !... Un jour, Zima plus pâle et plus abattue encore que de coutume, étoit assise au chevet du lit de son enfant plongé dans une espèce d'assoupissement léthargique. Après avoir long-temps fixé sur lui des yeux égarés : Sommeil affreux ! dit-elle, trop fidèle image de la mort, que je t'envie ! Pourquoi ne viens-tu pas aussi terminer mes douleurs, ou du moins les suspendre ?.... O mon fils, te réveilleras-tu ? entendrai-je encore, avant de mourir, ta douce et languissante voix ? mes yeux, mes tristes yeux ne rencontreront-ils plus

ton regard?.... Ces paroles me glacèrent; je ne l'avois jamais entendue s'exprimer ainsi sur l'état de son fils : je vis qu'elle étoit sûre de ne pas lui survivre, puisqu'elle osoit enfin parler de sa mort. Ah ! Zima... m'écriai-je. Il y avoit dans cette exclamation un ton de reproche qu'elle comprit : elle souleva sa tête appesantie, et, répondant à ma pensée : Pardonne, me dit-elle, pardonne !.... De l'existence de deux objets chéris dépendoit celle de Zima.... Je n'aurois pas mieux supporté ta perte que la sienne !... Comme elle disoit ces mots, elle entendit son fils gémir sourdement ; elle se penche vers lui ; elle appuie sa bouche sur sa joue glacée : aussitôt elle pousse un cri terrible, un cri maternel qui retentit jusqu'au fond de mes entrailles : c'étoit l'accent déchirant d'une mère au déses-

poir. Notre malheureux enfant venoit d'exhaler son dernier soupir!.... Zima s'évanouit, je m'élançai vers elle, je la pris dans mes bras et je la portai dans la chambre prochaine. De prompts secours lui rendirent l'usage de ses sens; elle rouvrit les yeux, en prononçant le nom de son fils. La mort étoit peinte sur son front et dans ses regards..... Il est donc vrai, dit-elle,.... il n'est plus?.... Je ne répondis que par mes larmes.... Zima joignit les mains d'un air suppliant, en me disant d'une voix éteinte: Pardonne!... oh! pardonne.... A ces mots, ses yeux se referment, sa tête défaillante s'incline sur mon sein; mon cœur oppressé semble se déchirer et s'ouvrir pour recueillir son dernier soupir!... Hélas! en expirant, elle dut en sentir l'affreuse palpitation!.... Je la serre dans mes

bras, je l'appelle en vain,..... elle n'existoit plus!.....

Ainsi je perdis à la fois mon épouse et mon fils ; ainsi furent dénoués au même instant tous les liens qui m'attachoient à la vie !... J'enfermai, dans le même cercueil, tout ce que j'avois aimé sur la terre. Quoique j'eusse parcouru le cercle entier des douleurs humaines, je crus n'en avoir éprouvé qu'une......

Avant de porter Zima dans la tombe, je la contemplai dans son cercueil, où, suivant l'usage du pays, elle étoit à visage découvert et couronnée de roses. D'une main elle tenoit une croix, et de l'autre elle paroissoit embrasser son fils couché sur son sein.... Touchante victime de l'amour maternel! m'écriai-je, toi qui n'as vécu que pour souffrir et pour aimer, ô Zima! je vois donc

enfin sur ton visage, à travers les ombres de la mort, l'empreinte d'une immuable tranquillité ! tu n'as plus l'expression de la douleur, tu ne déchireras plus mon cœur par tes pénibles sourires et par tes pénétrans et tristes regards ! Je t'aimois assez, je puis m'oublier assez moi-même pour trouver quelque douceur à te contempler maintenant. Tu ne souffres plus !... Tout annonce en toi le repos de l'innocence !.... Cet enfant que tu parois presser contre ton cœur, cet enfant que tu n'embrassois qu'en gémissant, tu l'as revu, tu l'as retrouvé pour ne plus le perdre, et, revêtu d'une forme céleste, il a reçu ton âme angélique pour la porter aux pieds de l'Éternel !.... Adieu, douce et tendre Zima ! adieu, trop chères illusions de l'amour et de l'amitié ! adieu, tout espoir de bon-

heur dans cette courte vie!.... Mon ambition, mes affections, mes vœux, mes désirs, sont pour jamais renfermés dans ce cercueil!....

Je passai encore près de six mois dans la Galatie, à méditer, sur le tombeau de Zima, le projet de ma fuite dans les déserts de la Thébaïde. Caleb, toujours à mes ordres, quand j'avois besoin de lui, vint concerter avec moi ce plan dont je brûlois de hâter l'exécution.

Caleb, enrichi par mes dons, n'avoit point voulu quitter sa patrie; dans ce pays entièrement dévasté, et que les conquérans abandonnoient à la nature faute d'argent, d'hommes et de moyens pour le relever, Caleb s'étoit formé un établissement aux environs de Carthage: là, il vivoit en paix avec sa famille, cultivant une grande étendue de terre; mais

durant mon séjour dans la Galatie, il vint me voir tous les ans. Il étoit avec moi quand je perdis mon épouse et mon enfant. Il fut décidé que je m'échapperois avec lui, qu'il feroit courir le bruit de ma mort, que je changerois de nom, et que je me rendrois dans le désert. On imagineroit qu'en me trouvant enfin dans ces vastes solitudes, j'éprouvai, du moins dans les premiers instans, une douloureuse surprise, une sorte d'effroi machinal, et quelqu'impression de tristesse; mais l'ambition, l'amour, et les sentimens de la nature m'avoient rendu si malheureux, j'avois tant souffert, que mon premier mouvement fut de penser avec délices, que j'étois pour jamais séparé du monde et des hommes : il me sembloit que mon âme affranchie de

toutes les passions humaines, et dégagée de ses liens terrestres, entroit dans un monde nouveau; cet air si pur que je respirois, portoit dans mes veines un baume rafraîchissant! je sentois le calme renaître dans mon cœur!.... En contemplant ces sites ravissans, ces rochers majestueux, ces sources d'eaux vives, ces arbres prodigieux, qui paroissoient avoir vieilli avec le monde, je me croyois rappelé par la clémence divine dans ces jardins enchantés, privés de culture depuis la création, et dont nos premiers pères furent bannis!.... Et je m'écriois: Je vais participer au bonheur des esprits célestes! je n'aimerai rien de périssable désormais!...

Le temps n'a point affoibli ces salutaires impressions; j'ai trouvé dans ma grotte le bien le moins envié,

mais le plus désirable, la paix de l'âme, et je n'ai rien regretté, parce que, dans mes longues méditations, j'ai eu le loisir de tout apprécier.

## CHAPITRE VIII.

Ce récit émut profondément Bélisaire ; et lorsque le roi des Vandales l'eut terminé, il exprima avec véhémence tous les sentimens dont il étoit pénétré. Ensuite Gélimer parla du départ pour Carthage, qui fut fixé au surlendemain.

Tandis que les deux héros se disposoient à voyager, d'étranges événemens se passoient à Constantinople.

Justinien et Justin n'étoient pas aussi coupables que Bélisaire avoit lieu de le croire. Dans les derniers temps de la captivité de ce héros, Justinien, accablé de travaux et d'années, tomba malade, mais cependant sans danger apparent pour sa

vie; l'ennemi mortel de Bélisaire, Narsès, voulut en vain profiter de l'affaissement d'esprit de l'empereur, pour perdre entièrement le grand homme qu'il abhorroit; le prince impérial, Justin, qui jusqu'alors avoit secondé Narsès dans ses desseins contre Bélisaire, ne montroit plus la même animosité; il avoit même paru frappé, sur la fin de la procédure, des réponses de Bélisaire. D'ailleurs Tibère, après une longue absence, étoit en route pour revenir; et Justin, malgré l'impétuosité de son caractère, malgré tout le dépit que lui causoient sa passion malheureuse pour Anastasie, et surtout son orgueil blessé, ne pouvoit ni haïr son rival, ni s'empêcher de craindre son indignation et ses reproches; l'estime de Tibère lui étoit plus nécessaire que la vengeance; il attachoit plus de

prix à son amitié qu'aux intérêts de son amour. Narsès ne lisoit qu'à demi dans l'âme de Justin; il y voyoit un extrême ressentiment contre Bélisaire, il ne pouvoit y reconnoître la grandeur et la générosité qui n'étoient à ses yeux que de l'hypocrisie; et c'est ainsi que la noirceur et la bassesse de l'âme bornent la pénétration des esprits les plus éclairés d'ailleurs, et les plus fins. La vertu sans doute est quelquefois crédule, mais en mille occasions, elle donne des lumières qu'on n'a jamais sans elle. Narsès imagina que Justin n'osoit immoler Bélisaire, dans la crainte de se rendre odieux à l'objet de son amour et au peuple; mais Narsès ne douta point que, trouver le moyen de perdre Bélisaire, n'en fût un certain de s'acquérir la faveur du prince, et de conserver à jamais celle de Jus-

tinien. Ce prince étoit toujours malade, mais sans danger, comme on l'a dit. Justin arrangea une partie de chasse qui devoit durer plusieurs jours, et le tenir tout ce temps éloigné de Constantinople. Narsès saisit le moment de son absence pour exécuter sans délai ses noirs desseins. Il fit attrouper, autour de la prison de Bélisaire, une centaine de gens de la lie du peuple, payés pour crier et pour tenir les propos les plus séditieux; d'autres gens se joignirent naturellement à ceux-ci, bientôt l'attroupement devint considérable; alors Narsès vola chez l'empereur, et lui peignit cette émeute comme la sédition la plus effrayante et la plus dangereuse. Les courtisans qui entouroient Justinien, tous envieux de Bélisaire, secondèrent parfaitement les vues de Narsès; ce dernier assura

qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour prévenir non-seulement une révolte sanglante, mais une affreuse révolution; il ajouta qu'il répondoit de tout, si on l'autorisoit à tirer secrètement Bélisaire de sa prison, à le faire embarquer pour l'envoyer en exil dans un pays éloigné. Quand le peuple saura, poursuivit-il, que Bélisaire n'est plus à Constantinople, il perdra toute son audace, et je me charge de le faire rentrer dans le devoir. Narsès se garda bien de parler de l'horrible traitement qu'il réservoit au malheureux Bélisaire. L'empereur épouvanté, ne connoissant ni la cruauté, ni la haine de Narsès, n'ayant même jamais vu en lui qu'une grande modération, consentit sans peine à ce qu'on lui demandoit; il signa un ordre qui donnoit à Narsès les pleins pouvoirs d'a-

gir, de commander dans Constantinople, et de disposer du sort de Bélisaire, croyant ne signer que son exil. Il ajouta même cette phrase : *Qu'il soit envoyé aussi loin que le danger présent l'exige, mais que, dans tous les cas, on respecte sa vie.*

Le barbare Narsès, muni de cet ordre, fit arracher de sa prison Bélisaire, privé pour jamais de la clarté du jour ; ensuite on ouvrit les portes de la prison, et l'on déclara publiquement au peuple et le supplice et le départ de Bélisaire. Au même instant, parut Narsès à la tête d'une puissante cohorte armée. Le peuple, intimidé, ne montra que de la consternation. Cet acte de cruauté, qui avoit l'air d'un coup hardi, lui en imposa : frapper l'imagination du peuple de quelque manière que ce puisse

être, c'est le subjuguer ; la crainte et la surprise éteignent subitement en lui l'indignation la mieux fondée; il est toujours prêt de respecter ce qu'il redoute, et d'admirer ce qui l'étonne.

L'empereur montra beaucoup de douleur, en apprenant la barbarie exercée sur Bélisaire, et cette douleur fut si vraie, que son mal s'en accrut. Mais rien ne peut exprimer la fureur de Justin, lorsqu'à son retour, il fut instruit de tous ces événemens. Il conjura l'empereur, pour l'intérêt de sa propre gloire, de sévir contre Narsès avec la dernière rigueur. Justinien, qui ne vouloit pas se priver du seul général qui lui restât, se contenta d'exiler Narsès, autant pour le soustraire aux premiers mouvemens de la colère de Justin, que pour le punir. Narsès partit pré-

cipitamment pour son château, bien persuadé qu'il seroit rappelé promptement, et que la colère de Justin n'étoit qu'un jeu pour persuader au public qu'il n'avoit point eu de part dans tout ce qui s'étoit fait contre le héros si cher à la nation. Cependant, le prince impérial s'informe du sort de l'épouse et de la fille de Bélisaire; il veut aller leur promettre de les venger de Narsès; mais on lui dit qu'Antonine et Anastasie, après avoir appris l'affreuse nouvelle, sont parties précipitamment de Constantinople!..... Il vole à leur château, et sa douleur fut inexprimable, de n'y trouver que des domestiques désolés, qui n'avoient aucune connoissance de la retraite où leurs malheureuses maîtresses étoient allées cacher leur désespoir. Justin, inconsolable, fit tant de recherches, qu'il découvrit

à la fin, que les deux infortunées s'étoient réfugiées chez la princesse Sophie, sœur de Tibère, et épouse du sage Narbal, instituteur du prince impérial et de Tibère. Aussitôt Justin, suivi seulement d'un écuyer, se rendit en toute diligence chez la princesse qu'il avoit refusé d'épouser, et qui avoit eu la fierté de se marier précipitamment, dans la crainte que la politique ne disposât de sa main.

Arrivé à la grille du château de Sophie, l'écuyer du prince le devance, le nomme; la grille s'ouvre, et le prince voit un grand mouvement dans la maison. Justin traverse plusieurs appartemens, il ne rencontre que des visages consternés, qui tous expriment la plus morne tristesse, et il remarque, avec une sorte de saisissement, que tous sont vêtus de deuil!..... Interdit, étonné,

il n'ose questionner; cependant, il aperçoit et reconnoît aussitôt un écuyer de Tibère, le seul homme qui n'eût pas un habit noir; il l'appelle, lui demande où est son maître; l'écuyer répond qu'il vient d'arriver, et sans rien ajouter, il s'éloigne du prince: ce dernier imagine que Tibère est dans ce moment aux pieds d'Anastasie. Cette pensée fait succéder la colère à son trouble, il accélère sa marche, et dit d'un ton impérieux à son guide: Conduisez-moi sur-le-champ dans l'appartement d'Anastasie. Le guide répond qu'il a reçu l'ordre de le supplier d'attendre dans le salon où il se trouve..... Où est Narbal? répond le prince. Il ne viendra que ce soir, lui répond-on, et on le quitte. Justin, blessé, irrité, au lieu de rester dans le salon, ouvre brusquement une porte, et traverse

avec rapidité deux grandes pièces; il alloit continuer, quand tout à coup paroît une jeune personne inconnue, en longs habits de deuil, et dont la beauté frappante et majestueuse, rend Justin immobile: Arrêtez, seigneur, lui dit-elle, arrêtez, j'ose vous dire que je ne souffrirai point que vous alliez plus loin; respectez le malheur et l'hospitalité. L'infortune, qui, dans ce lieu, trouve un refuge, s'est mise sous ma garde; je défendrai son dernier asyle..... — Vous êtes la maîtresse de ce château? — Oui, seigneur, je suis l'épouse du vertueux Narbal. — La princesse Sophie!..... Ainsi donc, madame, votre haine contre moi vous fait protéger un amour qui m'outrage!..... Mais je veux voir Anastasie; je veux lui parler..... — Non, seigneur, vous ne la verrez point..... — Songez-vous, ma-

dame, à qui vous parlez? — Je ne songe, seigneur, qu'à l'amie infortunée dont je suis le seul appui. — Ma vue seroit donc un supplice pour elle? — Sans doute, elle aigriroit sa douleur.... — Elle me croit complice d'un barbare; je dois, je veux la désabuser..... A ces mots, le prince fit quelques pas; mais Sophie se mettant devant la porte, en étendant les bras: Seigneur, dit-elle, je sais que vous braveriez la résistance d'une troupe armée; mais je suis sûre que les foibles bras d'une femme suffiront pour vous arrêter..... Le prince recula, et regardant Sophie avec une extrême émotion: Quoi! madame, dit-il, attendez-vous quelque générosité de celui qu'on vous a dépeint sous de si noires couleurs?..... Oui, seigneur, répondit-elle, car je vous juge d'après les discours et les espérances de mon

frère, et non d'après vos actions..... — Cependant, je vous le répète, je ne sortirai point de ce château sans avoir vu Anastasie..... Eh bien ! vous allez la voir, s'écria Tibère, en entrant dans le salon; venez prince, venez contempler votre ouvrage..... suivez-moi. En disant ces paroles, Tibère et sa sœur passent devant le prince qui les suit avec un trouble inexprimable; on traverse rapidement une galerie, au bout de laquelle on ouvre une porte, et Justin frémit en se trouvant dans une chambre tendue de noir, et en voyant Anastasie échevelée, baignée de larmes, à genoux devant un cercueil entouré de cierges. Barbare! dit Tibère, voilà le cercueil qui renferme la dépouille mortelle de l'épouse infortunée du grand Bélisaire !.... A ces mots, Justin pâlit et chancelle; il

garde un moment le silence ; ensuite se tournant avec emportement vers Tibère : Peux-tu me croire complice des crimes de Narsès ? s'écria-t-il. Non, reprit Tibère, mais vous auriez dû protéger et défendre un héros opprimé.... Du moins, interrompit Justin, je jure ici de le venger !..... En prononçant ces paroles, il s'arracha de ce lieu de douleur, et sortit impétueusement, décidé à poursuivre Narsès jusqu'à la dernière extrémité ; mais en retournant à Constantinople, il apprit que les Bulgares, si paisibles depuis le traité de paix fait par Bélisaire, venoient de venger ce grand homme, de prendre les armes, et de fondre sur quelques provinces de l'empire : Abdaliz, leur roi, et le prince son fils, étoient à la tête de leurs armées. On reçut bientôt la nouvelle d'un événement qui frappa

tous les esprits : le premier exploit des Bulgares, dans ces provinces, fut d'investir le château de Narsès, de s'en emparer, et de mettre à mort ce général surpris sans défense. Le vindicatif et barbare Abdaliz, avant de lui trancher la tête de sa propre main, lui adressa ces terribles paroles : Souviens-toi des cruautés que tu exerças jadis contre mes soldats prisonniers ; souviens-toi du supplice que tu as fait souffrir au grand Bélisaire, et reçois enfin le prix de tous tes crimes !.... Ainsi l'empire se trouva privé d'un grand capitaine qui eût pu le servir utilement dans ce moment critique, et cependant, il ne fut regretté de personne. Il est de certains caractères et de certains vices qui ternissent toute la gloire des plus illustres actions et des plus grands talens.

Justin et Tibère se mirent à la tête

des armées; les Bulgares divisèrent leurs forces en plusieurs corps; et tandis que les princes les repoussoient d'un côté, ils avançoient de l'autre. Dans un de ces combats, Justin, au déclin du jour, attaqua le fils d'Abdaliz; ce même prince que Bélisaire avoit autrefois fait prisonnier, et qu'il renvoya si généreusement à son père. Justin le perça d'un coup de lance, le prince bulgare tomba parmi les morts, sur le champ de bataille que les ennemis abandonnèrent : mais alors on chercha vainement son corps. Les princes, après cette victoire, retournèrent à Constantinople. Aussitôt qu'ils furent partis, les Bulgares se rallièrent, et la guerre recommença avec des succès divers de part et d'autre. Pour comble de malheur, Pharas, ancien lieutenant de Bélisaire, revint de son exil, et fit ré-

volter une province, sous prétexte de venger Bélisaire. Mais laissons deux jeunes princes, amis et rivaux de gloire et d'amour, défendre, avec plus de courage que de bonheur, un empire déchiré, touchant à son déclin, et retournons au héros qui, seul, eût pu par ses talens, sa réputation, son expérience et ses conseils, remédier à tant de maux, ou, du moins, en prévenir les funestes suites.

## CHAPITRE IX.

Après un heureux voyage, Bélisaire, guidé par le roi des Vandales, arriva dans les environs de Carthage; tout à coup Gélimer tressaille et s'arrête : Nous voici, dit-il, dans la plaine de Tricameron, ô Bélisaire! vous pouvez marcher sans remords sur cette terre, où tant d'hommes sont tombés sous vos coups et sous les miens! Avant la bataille, vous m'offrîtes la paix, et je la refusai!.... O Créateur de l'univers! poursuivit-il en se prosternant, tu me demanderas compte de tout le sang qui fut répandu dans ces champs dévastés!... Ici, tout s'élève contre moi: cette terre, devenue stérile, me rede-

mande ses riches moissons; ces ponts rompus, ces pierres, ces ruines me parlent de destruction, et m'accusent d'un orgueil insensé! Ici, j'ai régné; ici, j'ai commandé une armée florissante, et j'ai seul survécu à cette multitude d'hommes qui marchoient à ma parole, et dont je foule aux pieds la sépulture.... Juge suprême, quand tu me reprocheras tant de crimes, que pourrai-je dire pour ma défense ?... A ces mots, Bélisaire attendri tendit les bras à Gélimer: Ah! lui dit-il, tu répondras au Dieu de miséricorde : J'ai su pardonner, je fus le guide et le soutien de Bélisaire!....

Les deux héros poursuivirent leur marche, et passèrent au pied de la montagne de Pasuca ; là, Gélimer donna quelques larmes au souvenir de la tendre et malheureuse Zima....

Plus loin, il s'arrêta près des murs écroulés de Carthage, dans le lieu même où l'on vit jadis Marius, proscrit, assis sur les ruines de cette ville célèbre, rivale de Rome dans sa splendeur : mais le roi détrôné des Vandales, guidant son vainqueur aveugle et fugitif, offroit dans ce moment un exemple plus frappant encore des vicissitudes humaines.....

Gélimer fit une dernière pause sur l'emplacement où jadis étoit situé l'antique palais des rois maures :.... on n'y voyoit plus que des ronces, des broussailles et des pierres calcinées et noircies par l'incendie qui détruisit ce vaste édifice !.... Gélimer, se frayant un chemin à travers un buisson d'épines, s'arrêta près d'une colonne renversée, sur laquelle il s'assit avec Bélisaire; et, regardant autour de lui: Je reconnois, dit-il, ces colonnes

et ces pilastres, c'étoit ici la salle d'audience, mon trône étoit là;..... mais où sont les gardes, les courtisans qui l'environnoient ? où sont ces esclaves si dociles à ma voix ? que sont devenus ces honneurs que j'avois tant ambitionnés ? ces murs abattus ont retenti de mes louanges;.... et tous ces hommes qui célébroient à l'envi mes exploits et ma gloire, ont péri en maudissant mon ambition !... Oh ! que cette enceinte est solitaire et silencieuse : au lieu de ces concerts flatteurs, de ces chants de syrènes qui me séduisirent autrefois, on n'y entend plus que le cri sauvage de l'oiseau funèbre de la nuit !.... ces lieux n'offrent plus maintenant, à mes regards, que l'effrayant emblême des trompeuses cours, des sentiers semés d'épines, et des reptiles venimeux cachés sous des fleurs !... Sortons, je

ne veux pas pénétrer plus avant dans ces ruines ; ma chambre nuptiale étoit au milieu du palais. Non ! je ne marcherai point sur l'herbe qui recouvre la place où se trouvoient le lit de mon épouse et le berceau de mon enfant ! mais j'y ferai planter deux cyprès, et l'on gravera ces mots sur l'écorce : *La félicité et la gloire humaines ne sont que des illusions....*

## CHAPITRE X.

Les deux illustres voyageurs arrivèrent dans l'habitation de Caleb; là, tout annonçoit la modestie et l'estimable opulence, fruit du travail et des bonnes mœurs; la beauté des champs et des plantations, au milieu de ce pays en friche, attestoit les soins infatigables du maître; l'étendue assez grande, mais bornée, de son enclos, prouvoit sa modération; l'élégante propreté de l'intérieur de la maison montroit l'ordre et la vigilance qui régnoient dans la famille. Gélimer fut reçu, non comme un fugitif dépouillé de tout, mais comme un puissant monarque dont on attendroit sa fortune, et comme un maître adoré.

L'un des fils de Caleb revenoit de Constantinople, et il instruisit Bélisaire de tous les détails dont on a rendu compte. Bélisaire reçut quelques consolations en apprenant que Justinien et Justin n'avoient pas ordonné son supplice, et qu'Anastasie vivoit sous la protection de la princesse Sophie et du vertueux Tibère; mais la mort d'Antonine, son épouse, le pénétra de douleur, d'autant plus qu'il ne doutoit pas que le chagrin n'eût abrégé ses jours. Cependant son âme abattue se releva, lorsqu'on lui parla du danger où se trouvoit l'empire depuis la mort de Narsès, et qu'on lui dit que Pharas s'étoit emparé de la province qu'il avoit fait révolter; qu'on croyoit qu'il étoit d'intelligence avec les Bulgares, et que même il avoit fait un traité secret avec eux. O ciel! s'écria Bélisaire;

et l'infidèle Pharas prétend qu'il se conduit ainsi pour me venger ! Non, non, je ne servirai point de prétexte à l'ambition d'un traître ! Partons, embarquons-nous ; allons dans cette province révoltée, allons désabuser un peuple égaré ! Gélimer approuva ce projet, et il fut décidé qu'on partiroit après s'être reposé peu de jours.

---

## CHAPITRE XI.

Bélisaire, en s'embarquant avec Gélimer, voulut encore parler de sa reconnoissance à ce généreux prince qui se hâta de l'interrompre. La religion, lui dit-il, m'a prescrit tout ce que j'ai fait pour vous dans les premiers momens; maintenant j'agis sans mérite aux yeux de Dieu; je suis devenu votre ami; je ne retournerai dans le désert que lorsque je ne vous serai plus utile : d'ici là, je vous suivrai partout, je veillerai sur vous, je combattrai pour vous, s'il le faut : heureux de reprendre les armes pour les honorer plus que jamais, en les employant à défendre la vertu malheureuse. Ah! dit Bélisaire, la faveur que j'estimois tant ne m'avoit donné

que de faux amis, dont l'imprudence, l'ambition et la vanité m'ont perdu; et je dois à l'infortune un ami sublime, dont le dévoûment héroïque ennoblit mon existence et soutient mon courage!.... Bélisaire, en effet, s'étoit passionnément attaché à ce prince magnanime, doué par la nature d'une grandeur d'âme que la religion exaltoit d'une manière surnaturelle.

La navigation des deux héros ne fut point orageuse; ils arrivèrent heureusement au port. Tous les deux alors se rappelèrent que vingt ans auparavant ils avoient débarqué sur cette même rive, dans une situation bien différente : Bélisaire vainqueur et triomphant, traînant à sa suite comme captif celui qui maintenant lui servoit de guide, et dont la Providence avoit fait son libérateur....

Bélisaire se rendit directement dans la province révoltée, où commandoit Pharas. Un vieillard aveugle, qui paroissoit être un mendiant, passa sans peine avec son guide. Avant d'arriver dans la province rebelle, ils s'arrêtèrent un soir à l'entrée d'un village, devant une grande ferme : on les y reçut avec hospitalité ; on les fit entrer dans une salle basse, dans laquelle étoient un soldat de trente-cinq ou trente-six ans, le maître de la maison, sa mère, sa femme, son jeune frère et deux ou trois petits enfans. Toute la famille s'empressa autour des voyageurs qui paroissoient être extrêmement fatigués. Pendant tout ce mouvement, le soldat, assis devant une table et la tête appuyée sur ses mains, resta immobile et plongé dans une profonde rêverie. On entra en conversation, et Gélimer demanda

si les Bulgares étoient toujours maîtres de la frontière dont ils s'étoient emparé. Oh! toujours, répondit la vieille femme, et Dieu sait si pour cette fois on parviendra à les chasser! Nous n'avons plus un Bélisaire pour les repousser..... et l'on enrôle tous nos enfans; voilà mon dernier garçon qui partira ces jours-ci..... Eh bien! dit Bélisaire, est-il pour vous un intérêt plus pressant que celui de vous opposer de tout votre pouvoir à l'invasion de ces barbares? Et qui nous commandera? s'écria le soldat avec emportement; on n'a plus de patrie quand on n'est plus en état de la défendre! Que dites-vous? reprit Bélisaire; le malheur ne doit jamais rompre des liens sacrés; au contraire.... Nous sommes sans espérance, interrompit le soldat, Bélisaire est mort!... Les monstres! après lui avoir crevé

les yeux, ils l'ont tué!.... — Je suppose que vous avez servi sous Bélisaire? — Oui, j'ai fait la guerre d'Afrique, je m'enrôlai à quinze ans, et de mon propre mouvement; sous ses ordres, on étoit sûr de vaincre, on se disoit alors : Si je ne meurs pas, je ne verrai que des victoires! cela donneroit du cœur aux plus lâches.... tous ses soldats étoient intrépides!... J'ai fait, depuis, les deux guerres de Perse..... j'ai quitté le service, quand j'ai su qu'on avoit traîné en prison le sauveur de l'empire!... Mais le brave Pharas, son lieutenant, existe..... — Pharas est un traître..... — Non, il est le vengeur de Bélisaire. Quant à moi, mon parti est pris!... Dénoncez-moi si vous voulez, je vais me ranger sous les drapeaux du lieutenant de mon général..... En disant ces paroles, le soldat se leva brusquement

et fit quelques pas pour sortir. Arrêtez ! s'écria Bélisaire qui entendit ce mouvement, arrêtez ! — Que me voulez-vous ?... — Allez vous rendre à l'armée du prince impérial..... — Jamais. Il étoit l'ennemi de Bélisaire..... — Narsès seul a tout fait..... — Adieu. — Arrêtez ! répète Bélisaire, d'un ton d'autorité, arrêtez ! vous dis-je. Promettez-moi d'aller rejoindre les troupes impériales, je vous l'ordonne. — A ce mot, le soldat, frappé d'étonnement, s'arrête ; il examine avec un trouble inexprimable ce vieillard que jusqu'alors il avoit à peine regardé ; à mesure qu'il se rappelle ses traits, sa surprise et son émotion s'accroissent..... tremblant, hors de lui, il doute cependant encore.... Après un moment de silence, Bélisaire reprenant la parole : Brave soldat, dit-il, viens obéir encore au

général que tu regrettes, viens lui jurer d'être fidèle à ton souverain; c'est Bélisaire lui-même qui recevra ton serment. O Dieu! s'écria le soldat éperdu, Bélisaire existe!.... ah! l'empire est sauvé!..... A ces paroles, la mère, l'épouse, et le jeune frère du soldat, saisis de respect, se lèvent en tressaillant, hommage involontaire qu'ils rendent de premier mouvement au héros qui ne peut les voir; et les yeux fixés sur lui, ils restent debout et immobiles!.... O mon général, poursuivit le soldat, c'est vous qui, privé de la vue, errant, sans asyle, sous les vêtemens d'un mendiant; c'est vous qui m'ordonnez de servir le prince ingrat qui vous a livré à la rage de vos ennemis!.... Oui, répondit Bélisaire, et c'est ainsi qu'il faut aimer sa patrie. La crainte ou la cupidité sont les seuls mobiles

de l'esclave; ce n'est point un soldat, c'est un mercenaire, qui ne sait que vendre son sang, et qui déserte les drapeaux malheureux, abandonnés de la fortune: mais l'homme libre et généreux reste inébranlable à son poste; il sait qu'il n'a part aux triomphes que parce qu'il a pris l'engagement inviolable de supporter les revers avec constance, et de tout faire pour les réparer. Son courage s'accroît dans les disgrâces, et sa vertu s'élève et se fortifie au milieu des injustices. Quoi! parce que des méchans ont tramé sa perte, parce que son prince est abusé, abjurera-t-il l'honneur, et renoncera-t-il à la gloire? fera-t-il contre lui-même ce que ses envieux désirent avec ardeur et qu'ils ne peuvent faire, déshonorera-t-il son nom?.... Écoute, mon ami, es-tu mécontent, irrité? je vais

t'enseigner une consolation certaine: sois assez grand pour te vaincre toi-même, et pour t'élancer avec enthousiasme dans la route heureuse du devoir et de la vertu; mais il ne faut pas marcher mollement dans cette noble carrière; le moindre repos y produit l'abattement, on ne s'y fortifie qu'en la parcourant rapidement sans s'arrêter.

Disposez de moi, mon général, s'écria le soldat, je jure d'aller rejoindre l'armée impériale et d'y conduire mon jeune frère. En ton absence, dit Bélisaire, le ciel veillera sur ta famille; il protège les braves et les sujets fidèles.

A ces mots, le soldat mettant un genou en terre devant Bélisaire, et posant ses deux mains dans les siennes, renouvela solennellement tous ses sermens de fidélité. Bélisaire l'em-

brassa en disant : Jamais dans mes beaux jours de succès et de gloire, l'autorité de général ne m'a procuré tant de bonheur et tant de joie!

## CHAPITRE XII.

Bélisaire coucha dans la ferme; comme il alloit la quitter, le soldat mit son enfant, âgé de trois ans, dans ses bras, en le priant de le bénir. Ensuite il conduisit son général jusqu'au bout du village, et ne le quitta que pour aller, sans délai, joindre l'armée impériale.

Bélisaire passa sans obstacle dans la province révoltée. Arrivé à la ville principale où commandoit Pharas, les sentinelles posées aux portes refusèrent de le laisser entrer. Alors il dit: Je suis Bélisaire; conduisez-moi dans la place publique, et qu'on aille chercher Pharas. Ces paroles excitèrent des transports inexprimables,

les portes s'ouvrirent, les soldats se rangèrent en haie pour laisser passer leur ancien général ; leurs acclamations firent accourir le peuple de toutes parts ; on entendit au même instant retentir dans toute la ville le nom révéré de Bélisaire : ce fut pour cette multitude un spectacle inouï que l'apparition de ce grand homme, et dans l'état funeste où l'avoient réduit ses persécuteurs ; chacun crut, qu'échappé miraculeusement de la tombe, il venoit demander vengeance, et on la lui promit éclatante. La plus violente indignation, s'unissant dans tous les cœurs à la pitié la plus déchirante et au souvenir si récent des exploits de ce héros, produisit une sorte d'ivresse mêlée d'amour et de fureur, dont Bélisaire, dans ces premiers momens, voulut en vain modérer les excès. Douze soldats l'enle-

vèrent à son guide, le placèrent sur leurs lances croisées, et le portèrent ainsi en triomphe à la place publique. Au milieu de cette place étoit un large piédestal vide, car on avoit brisé la statue de l'empereur, à laquelle il avoit servi de base : on posa là Bélisaire. Dans ce moment Pharas survint; il étoit environné d'une nombreuse garde. Ce séditieux, dévoré d'ambition, et qui tant de fois avoit voulu porter Bélisaire à la révolte, ne le voyoit pas arriver sans inquiétude, mais il étoit forcé de le recevoir avec toutes les démonstrations de la joie et de l'enthousiasme ; car il n'avoit pu séduire le peuple et les soldats, qu'en montrant pour leur idole un attachement passionné et le désir de venger ce grand homme. D'ailleurs, quoiqu'il craignît la droiture et la probité de Bélisaire, il se

flattoit que les cruautés exercées contre lui auroient absolument changé ses dispositions, et qu'il ne résisteroit pas à l'espoir de la vengeance et à celui de mourir sur le trône. Ainsi Pharas, beaucoup plus jeune que Bélisaire, prit le parti de céder à cet illustre vieillard une partie de ses prétentions, pour assurer mieux le succès de tous ses desseins. Il s'arrêta vis-à-vis du piédestal, et, s'adressant au peuple: Mes amis, dit-il, le voilà, ce héros, le voilà, celui qui plus d'une fois sauva cet empire! Vous frémissez tous en voyant le prix qu'il a reçu pour tant de bienfaits et d'éclatans services. Ce n'est pas sans dessein que vous venez de le placer sur le piédestal dont vous avez brisé la statue! Vous voulez que le règne de la sagesse et de la vertu répare les maux causés par l'in-

justice, la foiblesse et l'ingratitude ; vous voulez que Bélisaire succéde au tyran ?.... Oui, oui, s'écria-t-on de toutes parts, oui, nous le voulons..... meure le tyran, vivent Bélisaire et Pharas !... Pendant tout ce tumulte, Bélisaire, immobile, ne donna pas le moindre signe de reconnoissance ou d'improbation, ce qui persuada Pharas qu'au fond de l'âme il consentoit à tout.

Quand les cris furent un peu appaisés, Bélisaire fit signe qu'il vouloit parler. Aussitôt on garda le plus profond silence : Soldats, dit-il, et vous tous, habitans de cette ville, que dans mes dernières campagnes j'ai préservée de toutes les horreurs de la guerre, je reçois avec sensibilité les témoignages de votre reconnoissance, et j'accepte avec joie le droit de vous commander ; mais je

veux un gage certain de votre obéissance, je veux qu'un serment solennel m'en assure..... Ici, on interrompit Bélisaire, pour le conjurer à grands cris de dicter ce serment..... Alors Bélisaire demanda son guide; Gélimer s'approcha: Donnez-moi, lui dit-il, le livre sacré que vous portez toujours avec vous, donnez-le moi, je n'en ferai point un indigne usage. Bélisaire reçoit le livre, et l'élevant en l'air : Peuple religieux, poursuivit-il, voici l'évangile ! que Pharas, au nom du peuple et de l'armée, et au sien propre, me jure, sur ce livre de vie et de vérité, de m'obéir sans restriction et sans délai..... Toutes les voix s'élevèrent pour inviter Pharas à faire cette promesse sacrée; on décida de plus, que six députés du peuple et six guerriers s'uniroient à Pharas pour prêter ce

serment. A l'instant même, Pharas, suivi des douze députés, s'avance vers Bélisaire; tous se mettent à genoux devant lui, et posent leurs mains sur le livre qu'il leur présente : Bélisaire leur dicte un serment énergique et terrible, qu'ils répètent à haute voix; ensuite toute la multitude s'écria : Nous avons tous pris le même engagement!.... Écoutez-moi donc, dit Bélisaire : maintenant je vais user du pouvoir absolu que vous venez de me donner. Peuple et soldats, je vous commande de rentrer dans le devoir, de recourir à la clémence de notre souverain, et je me charge de faire votre paix avec lui.... A ces paroles, Pharas pâlit et frémit de rage. La multitude resta pétrifiée d'étonnement et d'admiration. Que deux courriers, poursuivit le héros, partent à l'instant; qu'ils aillent à

l'armée des princes, et qu'ils leur disent que Bélisaire les supplie de se rendre médiateurs entre cette province malheureuse et l'empereur. Tiendrez-vous vos sermens ? m'obéirez-vous?... Quelques voix répondirent, mais foiblement et en petit nombre. Pharas voulut parler; Bélisaire lui coupa la parole, et s'adressant toujours au peuple : Ouvrez les yeux, s'écria-t-il avec véhémence, on vous abusoit pour vous égarer; on vouloit, disoit-on, me venger, et l'on n'a songé ni à s'informer de mon sort, ni à secourir ma famille infortunée ! on n'agit que pour moi, et l'on m'abandonne; on poursuit ma vengeance, et l'on déshonore mon nom en le faisant servir aux projets les plus criminels ; on paroît vous aimer, et l'on vous rend parjures; on vous arme contre vos compatriotes,

on vous vend à l'ennemi!.... C'est ainsi qu'on entraîne le peuple qu'on ne peut corrompre qu'en le trompant! Ah! quand on vous conseille la rebellion et la guerre civile, soyez sûrs qu'on veut vous immoler à la plus détestable ambition! Songez aux bienfaits de l'empereur, ils surpassent mille fois ses fautes, et ses fautes n'ont jamais été que des erreurs : enfin Narsès fut seul mon juge et mon bourreau; l'empereur mourant alors, et le prince impérial absent, n'ont point eu de part à ces cruautés.... Bélisaire leur sera fidèle jusqu'à son dernier soupir!..... Braves guerriers, que j'ai eu l'honneur de commander, illustrez à jamais la vieillesse et le malheur de votre ancien général; quand il n'est plus que l'ombre de lui-même; quand, dépouillé de toute puissance, de toute autorité, il se présente à

vous sous les vêtemens de l'indigence, soyez assez généreux pour ne pas le méconnoître, et pour obéir encore à sa voix; le ciel, par un miracle, m'arrache du tombeau pour vous la faire entendre, n'y résistez point, unissez vos vœux aux miens pour le salut de l'état et de notre souverain..... A ces mots, un cri général s'éleva : *Vive l'empereur! vive l'empereur!* s'écrièrent unanimement les soldats et le peuple. Ces acclamations, redoublées mille fois, durèrent près d'un quart d'heure, et Gélimer dit au héros : Je reconnois Bélisaire, et j'ai reconnu le peuple!.... ah! poursuivit-il, si jadis je n'eusse pas abusé de mon ascendant sur lui pour l'entraîner à la révolte, mon épouse et mon fils vivroient, et je serois aujourd'hui tranquille sur le trône, puisqu'Ildéric n'existe plus!..... O mon ami! ré-

pondit Bélisaire, songez aussi que c'est votre vertu sublime qui vient d'agir en moi; sans vous, Bélisaire eût été vindicatif, et l'on ne se venge de son souverain qu'en trahissant sa patrie. Je vous dois ma fidélité, la gloire de ma vieillesse, et le plus beau triomphe de ma vie. Cependant Pharas, frémissant de rage, sentit que, sans une profonde dissimulation, il étoit perdu sans ressource; dans cette extrémité, formant rapidement un nouveau complot, il n'hésita point, il s'élança vers Bélisaire, se précipita dans ses bras avec une expression passionnée; ce mouvement fut vivement applaudi. Bélisaire, trop grand pour soupçonner une trahison, reçut Pharas avec attendrissement; il se ressouvint qu'il l'avoit aimé, et s'applaudit d'avoir pu le rendre à la vertu. Pharas imposa silence à la multitude, pour

renouveler d'une voix ferme le serment de fidélité qu'il avoit fait par surprise. Les applaudissemens recommencèrent avec transport. Ensuite Pharas conjura Bélisaire de venir se reposer chez lui; Bélisaire y consentit, mais en déclarant qu'il vouloit partir dans une heure. Les soldats et le peuple escortèrent Bélisaire guidé alors par Pharas, jusqu'à la maison de ce dernier; Gélimer n'y entra point, et se tint dans la rue, confondu parmi un peuple innombrable. Bélisaire, après un assez long entretien avec Pharas, donna les louanges les plus sincères aux nobles sentimens que lui montroit ce perfide, et il l'embrassa pour lui dire adieu. Pharas le conjura d'accepter un char et des guides, pour le conduire au château de la princesse Sophie, amie et protectrice d'Anastasie. Bélisaire y con-

sentit. Ce héros appela son guide (qu'il nommoit toujours *Arcade* en public), et, sans défiance, il monta avec lui dans le char. Pour sortir de la ville, il fallut la traverser toute entière, et ce fut aux acclamations réitérées de tous les habitans. On avoit tendu à la hâte des tapisseries dans les principales rues, tout le monde étoit aux fenêtres, et jetoit sur le char des fleurs et des couronnes; les troupes, sur plusieurs files, escortoient le char au bruit des fanfares. Au milieu de ces hommages, Bélisaire dit en souriant à Gélimer: *Vanité des vanités!* paroles que jadis Gélimer, attaché à son char de triomphe, avoit prononcées avec sévérité. Non, reprit Gélimer, il est une gloire réelle, celle qui vient de la vertu, et dont les résultats sont utiles; les hommes doivent l'aimer, cette gloire bienfai-

sante à laquelle les anges applaudissent dans le ciel! telle est celle dont vous jouissez en ce moment.

Aux portes de la ville, Bélisaire refusa l'escorte, qui s'offroit d'elle-même pour l'accompagner, et suivi seulement des deux guides à cheval que lui avoit donnés Pharas, il sortit de la ville.

---

## CHAPITRE XIII.

Après une marche de dix heures, au milieu d'une nuit profonde, les deux voyageurs demandèrent si l'on avoit encore beaucoup de chemin à faire; on leur répondit qu'on arriveroit bientôt. Le cœur paternel de Bélisaire palpita de tendresse et de joie, en pensant qu'il alloit serrer contre son sein cette fille chérie qu'il ne pouvoit plus revoir, mais dont il entendroit la douce voix !..... Le souvenir de son épouse mêloit à ce bonheur une affreuse amertume; cependant il pressoit la marche du char, si lente à son gré, lorsque Gélimer s'aperçut qu'un de leurs guides les avoit quittés: il questionna à ce sujet,

on lui répondit d'une manière ambiguë, qui lui donna quelques soupçons vagues.... Dans ce moment, il vit, à une distance peu éloignée, une grande quantité de lumières ; il le dit à Bélisaire, qui, transporté de joie, s'écria : Ah ! sans doute, c'est le château de la princesse Sophie !.... O ma fille ! ô ma chère Anastasie ! quelle sera ta surprise et ton attendrissement !.... Comme il disoit ces mots, on entendit un grand bruit de chevaux ; le char s'arrêta, le guide qui restoit sonna de la trompette : Qu'est ceci ? dit Bélisaire. On ne répondit point, et tout à coup le char se trouva environné par une troupe armée. Le chef, s'approchant de Bélisaire, lui dit : Vieillard respectable et malheureux, on t'a livré à nous, mais ne crains rien ; le grand Bélisaire sera plus en sûreté avec nous

que parmi ceux de sa nation. Lâche et traître Pharas ! s'écria Bélisaire..... Où me conduisez-vous ? poursuivit-il. Dans le château de Narsès, ton ennemi, répondit-on.—Je suis donc au pouvoir des Bulgares ? — Oui, nous sommes fortifiés dans ce lieu ; Abdaliz notre roi l'habite, il recevra avec honneur celui qui, jadis, lui rendit généreusement son fils. A ces mots, le char se remit en marche.

## CHAPITRE XIV.

Au bout d'un demi-quart d'heure, le char entra dans les cours du château; on conduisit Bélisaire et son guide dans une grande salle où l'attendoit le roi des Bulgares. Ce prince s'attendrit en le voyant: Ceux de ta nation, lui dit-il, nous appellent des barbares! et voilà comme ils traitent la vertu et leurs bienfaiteurs! Viens, nous sommes équitables et reconnoissans. J'ai dû jadis à ta générosité la liberté de mon fils; je viens de le perdre, ce fils, mon unique joie; il est tombé sous les coups du féroce Justin; mais mon malheur ne m'a point fait oublier ton bienfait; je ne me contenterai pas d'ho-

norer ta vieillesse et ton infortune, je veux te venger. J'ai déjà tranché les jours du détestable Narsès; je te réserve une vengeance plus éclatante et plus digne de toi; viens, suis-moi. A ces mots, le roi se lève, s'avance vers une porte, l'ouvre, et fait entrer avec lui Bélisaire et Gélimer, dans une salle voûtée, éclairée par une lampe de fer, et au fond de laquelle étoit un jeune homme chargé de chaînes, et attaché contre le mur; vis-à-vis de lui, dans un vase d'airain, s'élevoient les flammes d'un énorme brasier. Abdaliz s'approchant avec fureur du jeune infortuné: Monstre, lui dit-il, tremble! voilà ta victime et ton maître, voilà Bélisaire!..... A qui donc s'adresse ce discours? demanda Bélisaire. A Justin, répondit Abdaliz; Justin, ton ennemi, Justin, le meurtrier de mon fils, et

qu'hier le sort des armes livra entre mes mains!..... Alors, sans donner à Bélisaire le temps de lui répondre, il tire du brasier un fer rougi par le feu : Tiens, lui dit-il, prends ce fer brûlant, et rends-lui le supplice qu'il t'a fait subir; je guiderai ton bras.... Bélisaire recule avec horreur, en disant : Narsès seul ordonna mon supplice..... Qu'importe? reprit Abdaliz, Justin fut ton ennemi. Oui, dit Justin, d'un air calme et dédaigneux, et je brave son ressentiment et ta rage.... Ah! seigneur, interrompit Bélisaire, en s'adressant au roi, que voulez-vous faire? immoler un prisonnier! violer toutes les lois de la guerre, flétrir tous vos exploits!.... Cessez, cessez, Bélisaire, dit Justin, d'affecter une générosité superflue; vous savez qu'un tel langage est inutile avec les barbares!.... Oui, oui,

s'écria Abdaliz avec fureur, je serai barbare pour toi ; je me charge moi-même de ton supplice..... En disant ces mots, il se précipite vers Justin ; Bélisaire pousse un cri douloureux, et Gélimer, s'avançant avec rapidité, se place hardiment entre Justin et Abdaliz : Je ne souffrirai point, dit-il, que vous déshonoriez ainsi la majesté royale..... Abdaliz resta pétrifié d'étonnement en regardant l'inconnu qui osoit faire une telle action ; mais presqu'aussitôt, reprenant sa fureur accrue encore par tant d'audace : Insolent, s'écria-t-il, quelle est ta démence !... Abdaliz, reprit Gélimer, les grandes âmes doivent s'entendre promptement, regarde-moi bien, et tu reconnoîtras en moi ton égal, sinon par la fortune, du moins par la naissance, par le rang et par le courage..... — Toi, mon égal !.... —

Tu vois devant toi le malheureux roi des Vandales..... Gélimer ! s'écrièrent en même temps Abdaliz et Justin..... — Oui, je suis Gélimer ; j'ai cherché dans les déserts l'oubli de ma grandeur passée ; là, j'ai recueilli Bélisaire abandonné, et je suis devenu son guide et son ami. Gélimer, reprit Bélisaire, Gélimer, détrôné par moi, est aujourd'hui mon seul appui ; je lui dois la vie et le soutien de l'existence qu'il m'a conservée..... Ah ! qui oseroit devant lui se montrer implacable !..... Juste ciel ! interrompit Abdaliz, le roi des Vandales guide et protecteur de Bélisaire !..... O Gélimer ! tu peux te vanter d'être le premier mortel dont la grandeur m'ait étonné ! Je ne te conçois pas, mais je t'admire. — Fais mieux, imite-moi. — Je ne puis.... Ah ! seigneur, dit Bélisaire, votre grande âme ne résistera point à cet

exemple magnanime ! Songez que j'ai causé tous les maux de Gélimer, et il me consacre sa vie; et moi, seigneur, je fus généreux envers vous, et je vous demande, pour unique preuve de reconnoissance, une action qui achèvera d'illustrer à jamais votre nom. Rendez au prince impérial sa liberté; fixez le prix de sa rançon.... Non, répondit Abdaliz, le prince Tibère m'a déjà fait offrir et des sommes prodigieuses, et de venir se mettre lui-même dans les fers à la place de son ami; je l'ai refusé, je ne veux d'autre prix que l'estime de Bélisaire et du roi des Vandales. Prince, poursuivit-il, en s'adressant à Justin, vous êtes libre, et sur-le-champ, vous allez partir; je vous renvoie sans conditions à votre camp.... A ces paroles, Bélisaire et Gélimer exprimèrent avec transport leur joie et

leur reconnoissance ; on détacha les chaînes de Justin, qui, toujours tranquille et fier, ne daigna remercier ni le roi des Bulgares, ni ses libérateurs. On lui donna une escorte, et il partit sans délai.

## CHAPITRE XV.

Il étoit nuit encore ; au bout d'une heure, Justin eut l'idée que peut-être son escorte ne le conduiroit pas à son camp, et craignant une trahison, il résolut de s'échapper : il étoit à cheval, et un peu en avant ; tout à coup, il enfonce avec force ses éperons dans les flancs de son cheval, et il se précipite à bride abattue dans une forêt : il disparoît ainsi aux yeux de ses conducteurs étonnés. L'obscurité et l'épaisseur de la forêt ne laissant aucun espoir de le rejoindre, l'escorte retourna au château.

Cependant Justin, après avoir erré pendant quelque temps, essaya de s'orienter, afin de rejoindre son camp;

mais il ne fit que s'égarer davantage. Aux premiers rayons du jour, il se trouva sur la lisière de la forêt ; il aperçut une grande route, il se hâta de la gagner, et il y fit deux ou trois lieues sans rencontrer un seul être vivant. Tout lui fit connoître que ce canton étoit entièrement dépeuplé par la guerre. Les chaumières étoient abandonnées et non en ruines ; un morne silence régnoit dans ces lieux que la voix des jeunes filles et la musette des pâtres avoient fait retentir tant de fois ! Les champs n'étoient point en friche, mais les moissons, oubliées, offroient le plus triste spectacle ; les herbes nuisibles s'élevoient avec les épis ; les grains les plus précieux, fanés sans être recueillis, et dispersés sur la terre, ne servoient plus que de pâture aux oiseaux ! De toutes parts on fouloit aux pieds les

fruits perdus d'un long et pénible travail ! on voyoit que l'homme, arraché de son domaine pour aller chercher la mort, avoit renoncé à tous les soins de la vie !... Qu'étoient devenus les enfans, les femmes, et les vieillards ? Eh quoi ! se disoit Justin, la douleur a-t-elle tout anéanti dans ce séjour désolé, où la nature n'étale plus que des richesses inutiles ?..... La foiblesse et l'innocence que devroit protéger la force, sont-elles aussi les victimes de la guerre ?..... Ces pensées touchèrent le cœur altier, mais généreux, de Justin. Sa pitié n'avoit rien de tendre, mais elle étoit énergique et profonde.... Il avançoit toujours au hasard, allant au pas ; car son cheval harassé pouvoit à peine se soutenir. Il entre dans un bois de jeunes arbres, dont l'automne sembloit avoir respecté la brillante ver-

dure, et tout à coup il s'arrête avec une extrême surprise ; il entend un concert de voix enfantines..... Il se dirige vers le lieu d'où partent les chants, et il aperçoit, à l'extrémité du bois, un vaste bâtiment neuf. Il met pied à terre, attache son cheval à un arbre, et s'approche de cet édifice solitaire ; les portes en sont ouvertes, le prince entre et se trouve dans un grand parterre plein de fleurs, vis-à-vis la grande façade de la maison, et le tableau qui s'offre alors à sa vue, met le comble à son étonnement! Sur des bancs placés devant la maison, on voyoit des vieillards des deux sexes, presque tous octogénaires, et tenant tous de gros bouquets ornés de rubans de diverses couleurs ; le parterre étoit entouré de jeunes arbres, sur chacun desquels se trouvoit un enfant de six ou sept ans, orné

de guirlandes, et appuyé sur une corbeille remplie de fleurs effeuillées; au pied des arbres, se tenoient debout des petites filles vêtues de blanc, couronnées de fleurs, et portant des branches fleuries..... Une douce joie brilloit sur tous les visages... O Dieu! se dit Justin, quel ange consolateur a rassemblé dans ce séjour ignoré, la vieillesse et l'enfance!.... Le vieillard et l'orphelin délaissés, l'un par son fils, l'autre par ses parens!..... Quel trésor secret de providence enfoui dans ce désert! que de maux réparés! que de consolations prodiguées à l'infortune!.....

Cependant, on s'aperçoit de l'arrivée d'un étranger, et une vieille femme qui sembloit être l'ordonnatrice de la fête, s'approche du prince pour lui proposer de se reposer dans la maison, et d'y prendre des rafraî-

chissemens. Le prince, sans se faire connoître, la questionna : Quelle est cette habitation ? lui demanda-t-il. — C'est un asyle pour les orphelins et pour les pauvres femmes, les vieillards et les infirmes, que la guerre prive de leurs fils !.... Audelà du bois, est un village abandonné, dont tous les jeunes gens, tous les hommes en état de travailler, sont enrôlés, et les grands-pères, les pauvres grand'mères, trouvent un refuge ici. Les jeunes veuves avec les petits-enfans à la mamelle, en ont un ailleurs... On a commencé ces bâtimens dans la dernière guerre ; ils étoient finis avant celle-ci.... — Et quelle est la main bienfaisante qui a formé ces établissemens ? — C'est la princesse Sophie. — Quoi ! la sœur de Tibère ? — Justement. — Je suis sur les terres de la princesse Sophie, son château est près d'ici ?

— A un demi-quart de lieue, et c'est aujourd'hui sa fête ; elle doit venir nous voir tout à l'heure... Comme elle disoit ces mots, on entendit le bruit d'un char ; les vieillards et les enfans s'écrièrent avec transport : La voilà, la voilà !..... Mes enfans, leur cria leur vieille institutrice, tenez-vous bien à vos places, afin qu'elle jouisse de ce coup-d'œil. Quand elle passera, les petits garçons, du haut des arbres, jetteront des fleurs sur ses pas, et les filles lui présenteront leurs bouquets, et nous chanterons tous la ronde que je vous ai fait répéter...... Les enfans ne firent nulle attention à ces ordres ; ils n'écoutoient que le char qui entroit dans les cours ; le désir de voir la princesse fit oublier toute subordination ; les jeunes filles quittèrent leur poste les premières ; les petits garçons descendirent pré-

cipitamment de leurs arbres, en culbutant les guirlandes et les corbeilles de fleurs ; tous réunis, se mirent à courir au-devant de la princesse malgré les cris sévères, les menaces et la désolation de l'institutrice et de tous les vieillards..... Mais quelle fut la tristesse générale, lorsqu'au lieu de la princesse, on ne vit paroître que la jeune et naïve Azèle, l'une des suivantes favorites de Sophie ! Justin, plein de trouble et d'émotion, s'approcha avec la foule qui environna Azèle pour la questionner. La vieille institutrice, surtout, l'accabla de questions. La princesse ne viendra point, dit Azèle ; elle est dans le chagrin. — O ciel ! et pourquoi ? — Le courrier qu'elle avoit envoyé à l'armée est revenu ; il a rapporté de mauvaises nouvelles. — Le prince Tibère est-il blessé ? — Non, mais le prince im-

périal est fait prisonnier. — Dieu soit loué, qu'il n'y ait rien de plus fâcheux ; on dit que ce prince est si méchant !.... personne ne s'intéresse à lui. — Le prince Tibère l'aime comme un frère..... — Comment cela se peut-il, lui qui est si bon ?.... — La princesse aussi s'intéresse tant à lui !.... Elle ne veut pas qu'on en dise du mal. — C'est par prudence, parce que, malheureusement, il sera un jour notre empereur. — Enfin, la princesse est bien affligée ; je l'ai laissée tout en larmes. Elle vous ordonne de faire prier tous les enfans pour la délivrance du prince ; on craint que ce roi barbare ne le fasse mourir. — Allons, nous prierons Dieu pour lui, et pour qu'il le rende bon.

Justin ne perdit pas un mot de ce dialogue ; il s'éloigna brusquement, sortit du jardin, rentra dans le bois,

remonta à cheval, et quand il entendit le char repartir, il se mit en marche, suivit de loin le char, et peu de minutes après, il arriva au château.

---

## CHAPITRE XVI.

Le prince se nomma, toutes les portes lui furent ouvertes ; il passa rapidement sans donner le temps d'aller avertir Sophie, pénétra jusqu'à son appartement, et, ouvrant une dernière porte, il se trouva dans son cabinet et en sa présence. Sophie étoit seule, languissamment couchée sur un canapé ; elle tenoit une boîte ouverte renfermant un portrait ; la négligence de son habillement, le désordre de sa coiffure et toute son attitude peignoient l'accablement d'une profonde douleur..... Le prince s'arrêta pour la contempler, pour voir couler ses larmes..... Qu'elle lui parut belle et touchante !... Sophie avoit

entendu ouvrir la porte; mais pensant que c'étoit une de ses femmes, elle n'avoit détourné ni la tête, ni les yeux.... Elle fixa ses regards sur le portrait qu'elle tenoit, en disant d'une voix basse et entrecoupée : O malheureux Justin !.... ensuite elle mit son mouchoir sur son visage. Justin hors de lui, certain qu'elle venoit de regarder son portrait, fait un mouvement pour s'approcher d'elle. Sophie se retourne, elle aperçoit le prince..... Transportée, elle veut se lever, elle retombe éperdue, en s'écriant avec un accent passionné: O Dieu, se peut-il !.... c'est lui! il vit! il est libre!... Justin va se précipiter à ses genoux, en disant : Je n'ai connu le prix de la vie que dans cet instant!... Mais, ô ciel! poursuivit-il, c'est à l'épouse de Narbal que j'ose parler ainsi !.... Seigneur,

dit-elle en versant un torrent de larmes, vous avez découvert mon funeste secret, la surprise et la joie m'ont trahie.... Quoi! dit-il, vous m'aimez?..... Il est inutile, répondit-elle, de rien dissimuler; connoissez tout mon malheur : je vous aime depuis mon enfance, depuis le jour où, cachée au fond d'une tribune grillée, dans l'église de Sainte-Sophie, je vous vis adopter solennellement par l'empereur qui, dans cette pompe religieuse, vous fit asseoir sur les marches du trône..... Ce sentiment se nourrit et s'accrut en silence; et mon frère acheva de l'exalter par son attachement pour vous. Cependant je n'osai lui confier mon secret; mais j'allois enfin lui ouvrir mon cœur, lorsque j'appris que le vôtre s'étoit donné, et que l'empereur employoit toute son au-

torité pour vous forcer à recevoir ma main : n'espérant plus faire votre bonheur, je voulus du moins n'y pas être un obstacle; j'affectai tous les dépits de la fierté, afin d'avoir un prétexte de m'immoler pour vous; et ce fut ainsi que, pour vous délivrer d'une odieuse persécution, je devins l'épouse de Narbal.... Qu'entends-je! ô ciel! s'écria Justin; ah! pourquoi vous ai-je vue si tard!... Que voulez-vous que je devienne, après cette fatale confidence?.... Ne saviez-vous pas qu'il eût suffi de vous montrer pour fixer mon cœur et mes vœux?... Non, non, c'est moi seul que vous avez sacrifié!... Vous avez craint mon caractère, vous vous cachiez pour vous soustraire à mes regards, à mon amour!.... Non, vous ne m'avez jamais aimé!.... En parlant ainsi, Justin versoit des larmes brûlantes, sa

fierté s'en irritoit ; il se leva, s'éloigna de Sophie, et lui tournant brusquement le dos, il fut cacher son trouble dans l'embrasure d'une fenêtre. Mais tout à coup revenant à elle avec des yeux étincelans et un désespoir concentré : Je suis las, lui dit-il, de souffrir toujours par toutes mes affections !.... Je vous aime avec une passion dont je n'ai jamais eu l'idée ! J'a pu renoncer à la fille de Bélisaire ; mais rien dans l'univers ne me détachera de vous....—Et quelle est votre espérance ? — De faire dissoudre une union mal assortie. — Vous me proposez un divorce !... Sophie dit ces paroles avec une fierté mêlée d'indignation si imposante, que Justin, interdit, manqua de force pour lui répondre. Surpris et blessé de se sentir tellement intimidé par une femme, il fit un effort sur lui-même, et après

un moment de silence, reprenant la parole : Eh bien ! madame, lui dit-il, attendez-vous à tout : privé de tout espoir, je ne réponds plus de moi-même..... J'ai été si malheureux, que mon caractère, naturellement violent, est devenu plus impérieux que jamais ; le bonheur seul pourroit l'adoucir..... Je ne puis ni ne veux vous oublier : certain d'être aimé, rien ne m'arrêtera ; je hasarderai tout, je m'exposerai à tout, même à votre colère, pour vous voir, pour vous consacrer ma vie.... Seigneur, reprit Sophie, j'ai cru démêler dans ce qu'on dit de vous, et dans ce que j'en ai vu, que vos premiers mouvemens sont toujours condamnables, parce qu'ils sont toujours impétueux autant qu'irréfléchis ; mais que néanmoins votre cœur est généreux, et qu'il ne vous inspire que des

actions dignes de vous, quand vous le consultez. C'est à cette opinion que vous devez mon attachement; si vous m'ôtez une telle idée, je ne verrai plus que de la perversité dans les fautes qu'on vous reproche, je n'y trouverai plus d'excuse..... — Et vous me haïriez? — Ne vous en flattez pas, le plus froid mépris succéderoit à tous les sentimens que j'ai pour vous. — Le mépris !.... — Oui, seigneur, je vais employer toute ma raison à vaincre une passion malheureuse, et j'y parviendrai; mais j'aurai besoin d'un dédommagement; je ne pourrai me consoler, je ne pourrai vivre qu'en vous admirant avec enthousiasme. Justifiez-moi par vos vertus, et que je puisse du moins avouer hautement pour vous un sentiment légitime. Vous régnerez bientôt; il est permis d'adorer son souverain,

quand il fait le bonheur de ses sujets: votre gloire me dédommagera de tout... — Comment pourrai-je compter sur vos sentimens, si vous les réglez sur l'opinion publique? On me hait, je le sais..... — On craint vos passions et vos emportemens; mais on ne vous jugera que lorsque vous serez sur le trône. Ah! méritez mes regrets, et ne m'accablez pas en arrachant avec violence, de mon cœur, un sentiment si tendre!.... Oui, j'ose vous en répondre, votre âme est faite pour la vertu; décidez-vous courageusement à ne vivre désormais que pour elle; que l'amour ait la gloire de vous y rattacher pour toujours, et que, dans la retraite où je veux passer ma vie, je puisse me dire: Mes conseils et ma tendresse ont achevé de développer toute la grandeur de son caractère; sa renommée

me parle de ses sentimens; puisqu'il est fidèle à ses devoirs, il ne m'oublie point; j'ai contribué à sa gloire et à la félicité d'un grand empire!... — Que me prescrivez-vous? — De me dire adieu pour toujours, et de me promettre de suivre tous mes conseils.... — Vous quitter pour toujours, grand Dieu!... Et quelles seront mes consolations? — Le calme de votre conscience, l'amour des peuples, l'amitié parfaite de Tibère, et l'admiration de Sophie. — Je ne vous promets rien; à de tels sentimens, il faut répondre par des actions, et non par de vaines paroles. Adieu, madame. A ces mots, sans pousser un soupir, sans regarder Sophie, le prince s'éloigna précipitamment, sortit de l'appartement et demanda, dans le château, des chevaux et des guides, afin de se rendre au camp sans délai.

## CHAPITRE XVII.

CEPENDANT Bélisaire, au pouvoir du roi des Bulgares, éprouvoit une persécution d'un nouveau genre; Abdaliz vouloit trouver dans ce héros le prix de la rançon du prince impérial; il avoit moins sacrifié sa haine et sa vengeance à l'admiration des vertus de Gélimer, qu'à l'espoir d'acquérir à jamais Bélisaire. Il offrit à ce grand homme de l'associer à sa puissance, s'il vouloit l'aider de ses conseils, et lui tracer des plans de guerre.... Bélisaire rejeta ces propositions avec horreur. Abdaliz, irrité, reprit la férocité de sa nation et de son caractère; il eut recours aux menaces. Seigneur, lui dit Bélisaire,

comment l'idée de périr victime de ma fidélité pour mon pays, pourroit-elle m'intimider ? je n'ai plus que ce moyen de mourir avec gloire. Vieillard insensé, répondit Abdaliz, penses-tu que je puisse consentir à te renvoyer dans ta famille, porter à mes ennemis tes talens, tes conseils et ta renommée ?.... Songes-y bien. Je te donne cinq jours pour y réfléchir. Si, durant ce temps, je suis attaqué et vaincu, ta mort vengera ma défaite. Et ne te flatte pas qu'on me fasse céder à des propositions d'échange ou de rançon : je te déclare même que, pendant ces cinq jours, je défendrai toute communication avec l'ennemi. Nul d'entr'eux ne pourra pénétrer dans mon camp. Jusqu'à ta décision, aucune parole de paix ne parviendra jusqu'à moi. Quant au roi des Vandales, il est

libre de rester ici, ou d'en partir. Gélimer se hâta de profiter de cette permission, dans la crainte qu'elle ne fût révoquée; il quitta Bélisaire pour le servir, s'il étoit possible. Il se rendit en toute diligence à l'armée impériale, pour y concerter, avec Justin et Tibère, les moyens de sauver Bélisaire. Justin apprit, avec autant de douleur qu'en éprouva son ami, le danger dans lequel se trouvoit ce grand homme. On essaya d'abord d'envoyer faire des propositions au roi des Bulgares; mais il fut impossible, comme il l'avoit annoncé, de pénétrer jusqu'à lui; il avoit même pris la précaution de former son premier avant-poste de soldats étrangers, qui ne parloient ni la langue des Bulgares, ni celle des Grecs, et qui, dès qu'ils aperçurent les députés, leur firent signe qu'ils

les extermineroient s'ils avançoient. On ne pouvoit songer à faire une attaque de vive force, qui eût entraîné la mort de Bélisaire. Le conseil assemblé ne trouva point d'expédient qui pût prévenir la perte de ce héros. Justin, Tibère et Gélimer se livroient à la plus profonde affliction, d'autant plus que Gélimer avoit vainement tenté de retourner au château de Narsès ; on refusoit de le laisser passer. On étoit à la surveille de l'expiration des cinq jours de réflexion accordés à Bélisaire. Une consternation générale régnoit dans le camp ; car chacun étoit instruit du péril que couroit Bélisaire, et de la noble cause qui le mettoit dans cette effrayante situation.

Le lendemain matin, un prisonnier bulgare fit demander aux princes un moment d'audience qui lui fut

accordé ; on le fit entrer au conseil toujours assemblé depuis quatre jours, et auquel présidoit Gélimer, assis entre les deux princes. Le prisonnier s'avança avec une contenance dont la noblesse et la fierté frappèrent tout le monde. Je veux, dit-il, sauver Bélisaire, et je le puis s'il est possible de faire proposer de m'échanger contre lui. Et qui donc êtes-vous ? lui demanda Justin. Je suis le prince des Bulgares, répondit-il. L'étonnement de toute l'assemblée fut extrême. Le prince, interrogé, conta son histoire en peu de mots : Percé par Justin d'un coup de lance, il étoit tombé sans connoissance sur le champ de bataille ; la mêlée avoit aussitôt emporté Justin loin de lui..... Après le combat, toujours privé de l'usage de ses sens, le prince des Bulgares fut

entièrement dépouillé au déclin du jour, sans être reconnu, par des soldats ennemis, et peu d'instans après, enlevé par d'autres qui s'aperçurent qu'il n'étoit pas mort. Devenu prisonnier, il résolut de cacher son nom, d'en prendre un supposé, et de se donner pour un simple officier, afin d'épargner à son père de grands sacrifices pour sa rançon. Il ajouta que cette considération avoit dû céder au désir de sauver un héros, qui jadis l'avoit traité avec tant de générosité.

Cet événement auroit répandu la joie la plus vive dans l'armée, si la difficulté d'en instruire le roi des Bulgares n'eût pas toujours été la même. On éprouva même un chagrin de plus, en pensant que ce moyen certain de délivrer Bélisaire, devenoit inutile, par les précautions

prises par l'ennemi. On avoit essayé de jeter des billets dans le camp des Bulgares, en les lançant avec une flèche; mais on les avoit renvoyés de la même manière, sans les ouvrir. Enfin Gélimer et les deux princes résolurent de se présenter encore au premier poste, seulement tous les trois, afin de ne point causer d'alarmes, et de ne pas engager au combat, mais de se faire jour l'épée à la main, d'arriver au deuxième poste avant les soldats du premier, et d'y répandre la nouvelle de la résurrection du prince. Gélimer quitte son humble habit d'hermite, charmé en secret d'avoir un si noble prétexte d'endosser une cuirasse et de reprendre les armes: il se rappelle qu'autrefois il a traversé ainsi une armée entière; il invoque le Dieu des armées, et certain de sa

protection, il jouit d'avance du succès. Les trois guerriers, bouillans d'ardeur, plein d'espérance, et montés sur les meilleurs coursiers de l'armée, partent, laissant au camp le prince des Bulgares pour otage. Ils arrivent au premier poste avec une contenance pacifique. On leur fait signe de s'éloigner, ils avancent doucement avec des gestes supplians; on les menace, ils s'approchent encore, et tout à coup, mettant l'épée à la main, ils s'élancent au milieu des soldats avec une inconcevable rapidité. L'étonnement d'une telle hardiesse met hors d'état de les repousser, ils renversent tout ce qu'ils rencontrent, ils passent, et arrivent au second poste en criant : Le prince des Bulgares existe ; rétabli de ses blessures, il est au camp des Grecs; nous avons forcé toutes les barrières

pour vous en instruire. A cette nouvelle, tous les derniers ordres du roi sont comptés pour rien; on décide qu'il faut mener au château les trois princes, ils y consentent. Les transports du roi furent inexprimables, en apprenant que son fils lui étoit rendu. On convient qu'il enverra au camp des Grecs, vérifier la vérité de ce rapport, et qu'ensuite les trois princes et Bélisaire seront échangés contre le fils du roi. En attendant le retour des députés, on tire Bélisaire de la prison où l'avoit fait mettre Abdaliz. Bélisaire presse contre son sein Tibère et Gélimer, et s'aperçoit que ce dernier est blessé; un coup de javelot lui avoit percé le bras, et ses vêtemens étoient pleins de sang, mais la blessure n'avoit rien de dangereux. O Dieu! s'écria Bélisaire, ce sang que j'ai voulu répandre, ce

sang généreux coule pour moi!.... Ah! dit Gélimer, malheur à celui qui n'a prodigué son sang qu'à l'ambition et à la vengeance! il ne connoît pas la gloire la plus noble et la plus pure, celle de le verser pour l'amitié!....

Tandis qu'on s'empressoit autour de Gélimer, et qu'on pansoit sa blessure, le prince impérial gardoit un profond silence, et se tenoit à l'écart: quoiqu'il eût exposé sa vie pour Bélisaire, il n'osoit encore s'approcher de ce héros, qui ne s'étoit jamais montré si grand que depuis ses malheurs. Gélimer, jetant les yeux sur Justin, apprit aussitôt à Bélisaire que ce prince étoit au nombre de ses libérateurs; ce qui produisit, entre le prince et Bélisaire, une touchante réconciliation, également sincère de part et d'autre.

Les députés revinrent, ils avoient vu le prince des Bulgares; Abdaliz, au comble de la joie, vouloit sur-le-champ faire les échanges, Bélisaire s'y opposa. Il faut, dit-il, qu'une paix honorable pour les deux puissances, soit le fruit de cet heureux événement. Il est facile d'en poser les bases, et le prince impérial ayant de pleins pouvoirs de l'empereur, on peut toujours en signer les préliminaires..... J'y consens, s'écria le roi des Bulgares, si Bélisaire en est le garant; il sait que j'ai fidèlement gardé celle qu'il fit avec moi jadis, et que je ne l'ai rompue que pour le venger.

Bélisaire, dit Gélimer, vous désiriez pouvoir encore, avant de mourir, être utile à votre pays; remerciez le ciel qui a si bien exaucé ces nobles vœux!....

On signa les préliminaires, dont le premier article fut la cession de la province usurpée par Pharas, et livrée aux ennemis par ce traître; cependant Bélisaire demanda et obtint sa grâce. il fut décidé qu'on se contenteroit de le bannir à perpétuité. Toutes ces choses terminées, les princes et Bélisaire prirent congé d'Abdaliz; les échanges se firent sans délai. Le prince des Bulgares fut rendu à son père; les princes et Gélimer voulurent emmener Bélisaire à l'armée, mais Bélisaire pensa que sa vue exciteroit une trop pénible sensation parmi ces braves, qui tous avoient servi sous ses ordres; il demanda à être conduit sur-le-champ chez la princesse Sophie, qui avoit recueilli sa fille. Au nom de Sophie, Justin soupira. Il garda un moment le silence; ensuite s'adressant à Ti-

bère : La guerre est finie, lui dit-il, votre présence ici n'est plus nécessaire, j'y resterai jusqu'à la ratification de la paix, ce qui ne peut être long; je vous charge, mon cher Tibère, d'accompagner Bélisaire, c'est vous qui devez le remettre dans les bras de sa fille. Ces paroles charmèrent Tibère; car elles prouvoient que Justin renonçoit entièrement à sa passion pour Anastasie. Tibère serra la main de Justin avec une vive émotion; et Justin, le tirant à l'écart, lui dit tout bas : Tu me crois plus vertueux que je ne le suis en effet. Cependant je ne suis plus ton rival; mais jamais ma destinée ne fut plus incertaine!..... et mon cœur plus agité!...... tu sauras tout un jour!....

## CHAPITRE XVIII.

Gélimer, ne pouvant plus avoir d'inquiétude sur le sort de Bélisaire, vouloit retourner dans sa solitude ; mais Bélisaire et Tibère obtinrent de lui la promesse de se reposer quelques jours dans le château de la princesse Sophie. Ils y arrivèrent au commencement de la nuit ; un courrier qui les précéda de quelques heures, avoit annoncé à la sensible Anastasie qu'elle alloit revoir son illustre père. Elle vola au-devant de lui ; quoique prévenue de son malheur, elle poussa un cri douloureux en l'apercevant, et, pâle, tremblante, inondée de larmes, elle se jeta dans ses bras, en s'écriant :

Hélas! que ma mère est heureuse, je ne dois plus la pleurer!.... Ma fille, dit Bélisaire, j'oublie tous mes maux en te retrouvant!..... Madame, interrompit Gélimer, montrez-vous la digne fille d'un tel père; il revient à vous avec plus de gloire qu'il n'en eut jamais, en ramenant une armée victorieuse. Ah! dit Anastasie, laissez, laissez-moi pleurer!.... Que sa grande âme soit au-dessus de la vengeance et du malheur, je m'enorgueillirai de ses vertus; mais moi, je veux conserver le ressentiment des injustices qu'il a pardonnées, et la douleur des maux qu'il a soufferts! O mon père, poursuivit-elle, la gloire et la renommée n'ont pu vous préserver de cet horrible traitement; comment pourroient-elles vous en dédommager!.... Non, il n'appartient qu'à votre fille de vous consoler! c'est

dans mon cœur que vous trouverez une tendresse et une reconnoissance inaltérables !.... Ne confiez plus qu'à moi le soin sacré de votre bonheur.... Bélisaire, attendri jusqu'au fond de l'âme, ne répondit à des paroles si tendres, qu'en pressant sa fille contre son sein. Ensuite il prit sa main, et demandant celle de Tibère, il les unit ensemble, en disant : Oh ! puissé-je un jour les unir ainsi aux pieds des autels!.....

Le surlendemain Tibère reçut un courrier du prince impérial, qui lui mandoit que l'empereur touchoit à ses derniers momens, et qu'il désiroit voir Bélisaire et Gélimer avant de mourir. Le même courrier remit à la princesse Sophie un billet de Justin, qui contenoit ces mots :

« Je vous conjure de venir sur-
» le-champ à Constantinople...... j'ai

» besoin de votre présence, elle me
» soutiendra et m'inspirera !...... Je
» veux vous voir encore une fois!
» songez qu'un refus me mettroit
» au désespoir!.... ».

---

## CHAPITRE XIX.

La princesse Sophie n'avoit jamais voulu quitter le château que lui cédoit son frère. Narbal en possédoit un dans le voisinage, qu'il habitoit toujours, mais il venoit sans cesse voir la princesse; il n'étoit pas avec elle dans ce moment; elle l'envoya chercher, elle le consulta sur ce qu'elle devoit faire, et le résultat de cette conversation fut de partir avec lui pour Constantinople. Le prince son frère, Bélisaire et le roi des Vandales partirent en même temps.

Arrivés à Constantinople, Bélisaire, guidé par Gélimer, se rendit au palais impérial. Ce fut avec un profond attendrissement qu'il entra

dans la chambre de son souverain mourant. Il ne se rappela dans ce moment que les grandes qualités de ce prince, son ancien attachement pour lui et les bienfaits d'un maître qu'il avoit tant aimé..... Justinien étoit sur son lit, et n'avoit auprès de lui que l'archevêque de Constantinople et Justin. En jetant les yeux sur Bélisaire, il frémit et garda le silence quelques instans; ensuite prenant la parole d'une voix mal assurée : Approchéz, Bélisaire, lui dit-il. Bélisaire, conduit vers le lit, mit un genou en terre; l'empereur prit la main du héros, et la serrant dans les siennes : Ah! lui dit-il, croyez que, pour expier toute mon injustice, il me suffit de vous regarder!..... Seigneur, répondit Bélisaire, Narsès seul fut injuste et barbare.... Non, non, reprit Justinien, les souverains sont

coupables de tout le mal qu'ils ne préviennent pas..... en vain votre générosité veut m'absoudre ! Appelé bientôt au tribunal suprême, j'y rendrai compte de toutes vos souffrances !..... Le juge des rois me dira : Qu'as-tu fait de l'ami fidèle que je t'avois donné ? quel prix a reçu le libérateur de ton empire, le héros qui chassa de tes états les barbares, qui appaisa des révoltes, qui te conquit des royaumes, et qui sauva les jours de ton fils adoptif, héritier de ta couronne ?..... Et ces questions pressantes et terribles, ces reproches foudroyans, je vais les entendre dans quelques minutes !.....A ces mots, ce malheureux prince, cruellement oppressé, fit une courte pause, et se retournant vers le prince impérial : Mon fils, lui dit-il, le temps, fini pour moi, m'enlève toute possibilité

de remédier à mes fautes; et en vous léguant le trône, c'est un devoir sacré que je vous laisse à remplir. Que je puisse dire, aux pieds de l'Éternel: Mon repentir n'est point infructueux; il agit toujours sur la terre ; la piété filiale, soumise à mes dernières volontés, y répare les maux causés par mes erreurs!.... Oui, mon fils, honorez, consolez la vieillesse de Bélisaire, demandez et suivez ses conseils ; offrez au roi des Vandales un établissement digne de lui. Montrez-vous noble, magnifique et reconnoissant. O mon fils ! croyez à l'amitié : si elle n'étoit qu'une illusion, il faudroit l'embrasser encore pour charmer les ennuis du trône et de la grandeur ! Défiez-vous toujours, quelque modération qu'on vous montre, du mal qu'on vous dira des hommes distingués par de grands talens Sou-

vent un mot qui paroît dit innocemment et sans dessein, peut nuire; mais si ce mot vous laisse une impression fâcheuse, il doit vous faire soupçonner une artificieuse malveillance; s'il est répété, il doit vous la dévoiler. Enfin, souvenez-vous de ne jamais humilier ceux auxquels vous confiez des emplois et des places; car, ne pas honorer ses choix, c'est manquer à sa propre dignité..... Adieu, Bélisaire, poursuivit-il d'une voix affoiblie, adieu; rendez-moi, dans ce moment, tous mes anciens droits sur votre cœur! l'amitié fidèle et généreuse se ranime et s'épure encore sur le bord de la tombe, et le voile funèbre de la mort doit couvrir les fautes de la vie!.... O mon maître! s'écria Bélisaire, je ne puis me rappeler que vos bienfaits et les actions qui ont immortalisé votre règne!.... A ces mots,

l'empereur voulut parler encore, mais la parole expira sur ses lèvres déjà glacées.... Justin vint se jeter à genoux au chevet de son lit ; l'empereur étendit sur sa tête sa main défaillante, et retrouva des forces pour le bénir ; ensuite, suivant l'usage du temps, il fit signe qu'il vouloit mourir sur la cendre..... Il quitta le dais impérial pour ne plus s'y retrouver ; il appaisa le trouble de sa conscience, en renonçant volontairement aux grandeurs qui alloient lui échapper pour toujours : sacrifice de peu d'instans, mais tel aux yeux des hommes, qu'il toucha tous ceux qui en furent les témoins !.... On ouvrit les portes ; tous les grands officiers, tous les courtisans entrèrent ; ils virent l'objet de leur culte, celui auquel ils avoient prodigué tant d'encens et de flatteries coupables, dépouillé de

tout, et après tant d'agitations et d'ambition, ne possédant plus qu'un cilice et un linceul.... Ils le virent..... mais presqu'au même instant, ils détournèrent les yeux pour les fixer sur son successeur...... L'archevêque de Constantinople présenta au monarque expirant le signe révéré du salut; l'empereur prit le crucifix, le pressa contre sa poitrine et rendit le dernier soupir.

## CHAPITRE XX.

Justin, véritablement affligé de la mort de l'empereur, ne fut occupé, pendant plusieurs jours, que du soin de rendre les derniers devoirs à son père adoptif; ensuite il fixa le jour de son couronnement, qui devoit se faire dans l'église de Sainte-Sophie. Le matin de ce jour, il fit assembler tous les grands de l'empire dans la salle d'audience; il voulut que le roi des Vandales, Tibère, Bélisaire et Narbal fussent présens à cette cérémonie. Des deux côtés de cette salle étoient des galeries remplies de peuple, et dans le fond une grande tribune grillée, dans laquelle, par ses ordres, se trouvoient la princesse Sophie et

Anastasie. Le nouvel empereur, en longs habits de deuil, monta, pour la première fois, sur son trône; tout le monde fut frappé de la majesté et de la beauté de sa figure : cependant une profonde tristesse étoit répandue sur ses traits, sur son maintien et sur toute sa personne. Il fit asseoir près du trône ses deux libérateurs, le roi des Vandales et Bélisaire. Tibère, debout, étoit à côté de lui. Après un grand silence, prenant la parole : Pour suivre, dit-il, les ordres de mon père et les mouvemens de mon cœur, je veux, en commençant mon règne, remplir un devoir de reconnoissance : je rends à Bélisaire toutes ses dignités, et je lui demande pour Tibère la main d'Anastasie..... Le roi des Vandales a déjà refusé mes offres, et je les lui renouvelle.... J'élève Narbal, mon

instituteur, à la première dignité de cet empire ; je lui donne le titre de *patrice* et de nouvelles terres, voulant honorer en lui et le guide vertueux de ma première jeunesse, et l'époux d'une princesse du sang impérial..... Ici Justin, en prononçant ces paroles, éprouva une si violente émotion, qu'il fut obligé de s'arrêter un moment. Il jeta machinalement les yeux sur la tribune grillée, quoiqu'il fût impossible d'y rien distinguer; mais il devinoit facilement que, dans cette tribune, on étoit aussi troublé qu'il pouvoit l'être lui-même.

L'empereur, rappelant tout son courage, reprit la parole: Après deux règnes également mémorables, dit-il, je ne monte qu'en tremblant sur un trône qui fut occupé avec tant de gloire par mes deux derniers prédécesseurs; mais Justin premier et mon

père adoptif ont fait tant de choses utiles; le code immortel qui porte le nom du grand Justinien, est un bienfait si précieux, que je dois me flatter de pouvoir gouverner dignement, en suivant le plan tracé par ces illustres monarques: il leur a fallu des talens éminens et du génie pour tout créer; il ne me faut que de la raison pour maintenir leurs sages ordonnances. Cependant j'ai besoin de la confiance de la nation: quel souverain peut s'en passer? Et je ne me dissimule pas que les erreurs et l'impétuosité de ma jeunesse doivent donner de justes craintes, mais je vais les dissiper toutes, je vais donner un garant certain de la droiture de mes intentions...... Je possède un ami qui peut répondre que la flatterie ne me séduira jamais, lui qui n'a pris tant d'ascendant sur mon esprit et sur

mon cœur qu'en me disant toujours l'austère vérité! un ami constamment sévère et dévoué, bravant ma colère pour m'éclairer, bravant la captivité et la mort pour me servir ; un ami toujours prêt à défendre en public ma conduite, à pallier mes fautes, et à me les reprocher tête à tête ; et qui ce matin encore me disoit : *Ne vous imaginez pas surpasser le reste des hommes en prudence, parce que vous les surpassez en pouvoir* (1). Vous connoissez cet ami, vous l'estimez tous, vous admirez son noble caractère, sa sagesse prématurée, et, à de tels traits, chacun de vous a reconnu Tibère..... Rassurez-vous tous sur mes projets et sur mon règne ; j'associe Tibère à l'empire, je partage avec lui la su-

(1) Propres paroles de Tibère.

prême puissance, afin qu'elle soit plus sûrement employée à la félicité publique (1).

Ce discours excita un enthousiasme universel; le sage et sensible Tibère n'affecta point une fausse modestie; il accepta sans hésiter une offre si noble et si sincère, l'intérêt public et celui de son ami ne lui permettoient pas de balancer; il montra franchement de la surprise, de la joie et de la reconnoissance. Justin lui tendit les bras, il s'y précipita; les deux collègues s'embrassèrent, et on les vit avec transport assis l'un et l'autre sur le trône.

---

(1) En effet, il associa Tibère à l'empire.

## CHAPITRE XXI ET DERNIER.

Les deux empereurs se rendirent dans l'église de Sainte-Sophie, où se fit la cérémonie de leur couronnement; ensuite ils rentrèrent dans le palais. Justin devoit trouver dans son appartement, la princesse Sophie et Narbal, Bélisaire, Anastasie et Gélimer. Il avoit pour la princesse une véritable passion, et son cœur se déchiroit en pensant qu'il alloit la voir pour la dernière fois. Cependant il étoit soutenu par l'idée que du moins il venoit de mériter son estime, et d'acquérir des droits à sa reconnoissance, par tout ce qu'il avoit fait pour son frère et pour son époux; mais pour l'avenir, il n'en-

visageoit de consolations que dans l'amitié de Tibère, qui lui étoit devenu plus cher encore depuis qu'il aimoit passionnément Sophie.

En entrant dans son cabinet, où se trouvoient rassemblées toutes les personnes invitées à s'y rendre, Justin jeta les yeux sur Sophie, et on le vit se troubler et pâlir..... Narbal s'avance vers lui : Seigneur, lui dit-il, par vos actions et vos sentimens héroïques, vous venez de payer tous mes soins ; ce prix est trop glorieux pour moi, pour que je puisse en accepter un autre : consacré désormais à la retraite, les dignités que vous daignez m'offrir me sont inutiles, le plus beau titre qui puisse orner ma tombe, sera celui de votre instituteur. J'ai donc reçu ma récompense; mais qui pourroit croire, seigneur, qu'il est en mon pouvoir de vous

donner aussi la vôtre ?..... Que voulez-vous dire ? interrompit vivement Justin, avec un trouble inexprimable.... Oui, seigneur, reprit Narbal ; approchez, princesse, poursuivit-il, et permettez-moi de déclarer un secret que la prudence et la délicatesse vous ont fait cacher jusqu'ici, et même au frère le plus chéri.... Seigneur, je n'ai jamais été que le confident et le guide de la princesse ; elle n'est point mon épouse..... Grand Dieu ! s'écria Justin, Sophie est libre !.... Ah ! seigneur, dit Sophie, aurois-je pu vous avouer mes sentimens, si je ne l'eusse pas été ? J'ai d'abord supposé ce lien pour vous soustraire aux persécutions de l'empereur ; j'ai seule imaginé cette feinte que Narbal, par amitié pour moi, consentit seulement à ne pas démentir. Mon frère ne fut point dans

ma confidence, parce que je devois lui épargner l'embarras et le chagrin de tromper, même tacitement, son empereur et son ami. Ensuite, quand j'ai connu vos sentimens, j'ai voulu, seigneur, non les éprouver, mais vous procurer l'occasion de montrer avec éclat toute la grandeur de votre âme.... Vous êtes libre! répétoit Justin avec le transport le plus passionné. Ah! Tibère! ô mon frère! poursuivit-il, quel nouveau présage de félicité pour cet empire!..... Assis sur le trône, entre Tibère et Sophie, pourrois-je ne pas être aussi vertueux, aussi sage qu'heureux!...... Combien la joie de Justin fut sincèrement partagée par toutes les personnes qui en étoient les témoins! Cet événement achevoit de combler les vœux de Tibère, et de rassurer Bélisaire sur l'avenir de sa fille et sur

celui d'un gendre qu'il chérissoit comme s'il eût été son propre fils. Narbal jouissoit délicieusement du bonheur et de la gloire de ses élèves; et Gélimer ne pouvoit être spectateur indifférent d'une scène si intéressante pour son illustre ami. Peu de jours après, les noces des deux empereurs furent célébrées avec autant de magnificence que de solennité; le peuple, ivre de joie, bénit cette double union par son amour et son allégresse. Alors Gélimer, inébranlable dans sa résolution, prit congé de Bélisaire pour retourner dans le désert de la Thébaïde, après avoir refusé tous les dons de l'empereur, et n'emportant avec lui que son livre d'évangiles et son luth. Bélisaire, en recevant ses adieux, le serra dans ses bras avec le plus profond attendrissement: Adieu, lui dit-il, héros du malheur et de la sainte

amitié ! la vieillesse me conduira bientôt dans la tombe ; mon âme immortelle jouira toujours de sa reconnoissance ; elle planera sur vos déserts et sur la grotte hospitalière où j'ai recouvré la vie et l'espérance ; elle s'unira à vos prières..... O mon ami ! ne m'oubliez point, ce sera vous rappeler les traits les plus sublimes de votre vie !.... Vous aurez vu, avant de me quitter, le fruit de vos bienfaits : en me faisant abjurer la vengeance, vous avez prévenu ma perte et celle de mon pays ; que ne dois-je pas à vos conseils, à votre exemple magnanime ! grâce à vous, Bélisaire aveugle a pu servir encore son prince et sa patrie !...... Mes derniers jours seront paisibles, et ma fille est sur le trône !...... Puissent votre histoire et la mienne, transmises à nos neveux, leur faire connoître toute l'utilité de

la vertu, et leur apprendre que le ciel équitable récompense toujours les sacrifices généreux et les grandes actions qui peuvent influer sur le bonheur public !

FIN.

# NOTICE

## HISTORIQUE

Sur Justinien, Bélisaire, et sur les autres personnages de ce Roman.

Le temps où vécut Bélisaire, forme l'une des plus intéressantes époques de l'histoire : on y voit, sous Justin Ier et Justinien, se ranimer l'éclat obscurci de la grandeur romaine; les derniers rayons de sa gloire brillèrent sous le règne de Justinien; ils s'évanouirent sans retour après la mort de Bélisaire. M. de Voltaire place l'époque de la décadence de l'empire au règne de Constantin le

Grand ; ce qui doit paroître fort simple, puisque ce prince fut le premier empereur *chrétien*, et de plus *canonisé*. Mais d'ailleurs rien ne marqua, ni même ne dut annoncer cette décadence : Constantin mérita le surnom de Grand, non-seulement par son génie guerrier, et par l'éclat de ses victoires, mais par des édits et des ordonnances admirables, dans lesquels on reconnoît l'esprit si pur du christianisme, et cette humanité si tendre de la charité chrétienne. Ce fut cet empereur qui voulut que tous les enfans des pauvres fussent nourris à ses dépens ; qui proscrivit les délations ; qui adoucit les lois pénales ; qui défendit les cachots malsains et les chaînes qui blessoient ; qui permit aux infirmes, aux orphelins, aux veuves d'appeler à lui des sentences rendues par les juges, et qui

défendit cet appel à ceux qui plaideroient contre ces infortunés sans force et sans appui : ce fut lui qui mit un frein à la licence du divorce; sans le prohiber tout à fait, il le rendit du moins extrêmement difficile : ce fut lui qui baissa d'un quart l'impôt sur les terres, et qui fit beaucoup d'autres réglemens aussi humains et aussi utiles. Dans les deux siècles suivans, on vit briller successivement deux orateurs chrétiens qui, sous les rapports du talent et de l'éloquence, eussent honoré les beaux jours de Rome et d'Athènes: Saint Augustin et Saint Jean Chrysostôme. Un nombre infini de guerriers fameux, de savans et de gens de lettres, ont illustré les trois siècles écoulés depuis Constantin jusqu'à Justinien ; mais après ce dernier règne, la décadence de l'empire a été réelle et rapide.

- J'ai conservé dans ce roman la vérité historique la plus intéressante, celle des caractères. Je crois avoir peint, tels que l'histoire les représente, Justinien et Bélisaire. Tous les exploits, toutes les victoires de Bélisaire n'ont rien de douteux, et sont marqués dans cet ouvrage; mais sa disgrâce, son supplice et sa fin, ne sont nullement authentiques. Les uns disent qu'après avoir eu les yeux crevés, il fut obligé de mendier son pain dans Constantinople; les autres regardent cette anecdote comme un conte populaire, d'autres enfin, affirment qu'il fut disgracié, mais que, l'année suivante, on le rétablit dans toutes ses dignités, et qu'il mourut en paix à Constantinople. On montre encore dans cette ville une prison sur le bord de la mer, que l'on appelle la *Tour de Bélisaire*. Les gens du pays di-

sent que ce héros infortuné pendoit un petit sac attaché au bout d'une corde, pour demander l'aumône aux passans, en leur criant : *Donnez une obole au pauvre Bélisaire, à qui l'envie a fait crever les yeux*. On assure qu'il mourut en 585. Le trait de Bélisaire aveugle est consacré surtout par un admirable tableau de Van-Dick, dont tout le monde connoît les gravures. Ce tableau représente Bélisaire assis; l'enfant qui le guide demande pour lui l'aumône dans le casque du héros; un soldat, d'un air profondément consterné, regarde son ancien général réduit à cet excès de misère !.... Idée ingénieuse dont M. Marmontel a fait un usage heureux dans son roman, mais qui appartient entièrement à Van-Dick (1). Ce beau tableau est à

(1) Antoine Van-Dick, le célèbre

Chiswick, en Angleterre, près de Londres, dans la maison du duc de Devonshire.

Au milieu de ces incertitudes, et de l'obscurité qui enveloppe l'histoire de Bélisaire, il étoit permis de supposer qu'un empereur auquel on n'a jamais reproché de cruautés, n'a pas fait subir un supplice si barbare au grand homme qu'il avoit honoré de son amitié pendant trente ans. J'ai donc rejeté ce crime sur Narsès, l'ennemi personnel de Bélisaire. M. Marmontel, qui n'a pas eu cette délicatesse, a plongé Justinien dans un avilissement qui me paroît intolérable : lorsqu'il se fait reconnoître à Bélisaire, il lui dit : « C'est moi qui ai » donné au monde cet horrible exem-

peintre, naquit à Anvers, en 1599, et mourut à Londres, en 1641.

» ple d'ingratitude et de cruauté.
» Laissez-moi subir à vos pieds l'hu-
» miliation que je mérite ; j'oublie
» un trône que j'ai souillé, une cou-
» ronne dont je suis indigne ; c'est
» la poussière que vous foulez que
» je dois mouiller de mes larmes ;
» c'est là que mon front doit cacher
» l'opprobre dont il est couvert ».
(*Bélisaire* de Marmontel, *p. 268*, *édition in-12.*)

Je ne puis m'empêcher de faire sur ce passage une remarque qui peut fournir le sujet de plus d'une réflexion : c'est que ce profond avilissement de la majesté royale eût scandalisé et choqué tout le monde, dans le siècle de Louis XIV, et qu'il ne frappa personne dans le dix-huitième siècle !.....

J'ai dû donner à Justinien de grands remords de sa foiblesse et de son in-

justice; et pour les lui faire exprimer, je l'ai représenté mourant, parce que les approches de la mort donnent toujours de la dignité au repentir.

On a justement reproché à M. Marmontel d'avoir donné à son Bélisaire les opinions et les sentimens d'un encyclopédiste, et en même temps, d'avoir supposé qu'il étoit le plus modeste de tous les hommes : ce goût pour l'obscurité, ce dédain de la gloire et de la renommée, unis à toute la philosophie moderne, n'a paru à tout le monde qu'un portrait de fantaisie. Beaucoup de traits de l'histoire de Bélisaire (et j'en ai cité un) prouvent qu'il étoit religieux, et dans ce temps, les *déistes* n'étoient regardés que comme des impies. Quant à sa modestie, il est impossible qu'un guerrier chrétien qui fit attacher à

son char un roi détrôné, fût un homme modeste. Il m'a paru impossible encore qu'un général d'armée, couvert de tant de gloire, après tant d'exploits, après avoir été le sauveur de son pays, ait supporté un supplice affreux sans la moindre émotion, ni le plus léger ressentiment, même dans les premiers momens de cette horrible catastrophe. Si, indépendamment de toute idée religieuse, un homme étoit capable d'une telle insouciance, ce seroit là de l'impassibilité, et non de la grandeur. Il n'y a ni victoire ni gloire sans combat. Sentir avec énergie, et se vaincre soi-même, voilà la vertu, et surtout celle qui peut intéresser; j'ai donc donné à Bélisaire de l'orgueil et du ressentiment, mais une belle âme; car j'ai pensé que tous les personnages que l'on peint plus *grands que nature*,

ne sont que faux et gigantesques, à moins que la piété la plus exaltée ne les élève au-dessus de la nature humaine. Aussi l'on ne peut s'empêcher de sourire, lorsque, dans l'ouvrage de M. Marmontel, Gélimer disant à Bélisaire (le lendemain du jour où on lui a crevé les yeux) qu'il est horrible que Justinien ait signé cet arrêt, Bélisaire répond tranquillement : *C'est là ce qui m'a été sensible....* car il est difficile de n'être pas aussi *très-sensible* physiquement et moralement au supplice même.

J'ai toujours été surprise que M. Marmontel n'ait fait aucune mention, dans son roman, de Justin *le Jeune*. Ce prince emporté, fougueux, impérieux, naturellement féroce, mais dominé, adouci par l'amitié, et subjugué par la vertu de Tibère, présente dans l'histoire un ca-

ractère qu'un romancier devoit s'empresser de saisir. Justin, en effet, associa Tibère à l'empire, non, comme je l'ai dit, en montant sur le trône, mais deux ans après. L'impératrice, épouse de Justin, s'appeloit *Sophie;* je l'ai supposée sœur de Tibère. L'impératrice, épouse de Tibère, s'appeloit *Anastasie;* on ignore quelle étoit sa naissance.

L'histoire donne à Tibère le caractère le plus vertueux, et j'ai tâché de le lui conserver dans cet ouvrage. Il survécut à Justin, et régna seul pendant quatre ans. Il offrit toujours le modèle d'un prince accompli : il fut libéral et bienfaisant avec tous ceux dont les affaires domestiques avoient été dérangées par les malheurs des temps, il acquitta leurs dettes, et les mit en état de vivre suivant leur condition. Il prit un

soin particulier des pauvres, et il abolit la mendicité. Il remit une année entière du tribut, et le diminua considérablement pour l'avenir. Il dédommagea les villes frontières de l'Asie, des ravages causés par la guerre de Perse. On forma contre ce grand prince une conjuration que sa prudence fit échouer : il montra, dans cette occasion, la plus grande clémence ; pour toute punition, il priva les coupables et leurs complices, de leurs biens et de leurs dignités.

Ce prince, comme presque tous les empereurs, depuis Théodose le Jeune, n'eut point d'enfans mâles (1).

---

(1) La succession au trône n'avoit rien de fixe ni de réglé, il paroît même que les peuples avoient à cet égard une extrême indifférence ; le plus vaillant ou le plus heureux, sans aucun droit, s'emparoit de la couronne, quand l'empereur n'avoit pas

Il désigna pour son successeur, le général Maurice, son gendre. Il lui

---

désigné de successeur, ou quand il ne laissoit que des enfans en bas âge, et en général ces changemens continuels ne causoient ni surprise, ni guerres civiles. Ce fut ainsi qu'après Théodose le Jeune, Marcien, soldat parvenu, monta sur le trône sans difficulté; l'estime de la vertueuse Pulchérie, sœur du dernier empereur, l'y plaça, elle l'épousa, ce qui n'excita ni troubles, ni murmures. Ce règne fut appelé *le règne de l'âge d'or*. Léon I$^{er}$, ou l'Ancien, d'une naissance obscure, parvint après lui à la suprême puissance, sans contestation, quoiqu'il n'y eût aucun droit, et qu'il n'eût été ni désigné, ni adopté; ensuite Léon II, son petit-fils; puis Zénon, ce qui occasionna une grande guerre avec Léonce, qui lui disputa le trône, quoiqu'il n'y eût pas plus de droit que Zénon. Après ces princes, Anastase, qui n'avoit ni naissance, ni mérite personnel, fut placé sur le trône en 491, sans éprouver d'obstacles,

dit avant de mourir, ces paroles touchantes : Mon cher Maurice, je ne vous demande point d'autre épitaphe que votre règne, ni d'autre monument que celui que m'élèveront vos

---

par les intrigues d'Ariadne, sa maîtresse, veuve du dernier empereur. Il fut surnommé le Silenciaire, parce qu'il fut tiré du corps des officiers chargés de faire observer le silence dans le palais. Son impiété le fit excommunier par le pape Symmaque. C'est, dit-on, le premier exemple d'un souverain excommunié par un pape. Après ce prince, Justin I[er], soldat de fortune, et très-grand homme, et puis, comme on l'a vu, Justinien, fils de sa sœur, Justin II, Tibère, etc. Il est singulier qu'aucun de ces princes (parmi lesquels il y eut de très-grands hommes) n'ait songé à établir, d'une manière solide et solennelle, la succession du trône. Cette négligence fut sans doute une des causes de la décadence et de la chute de cet empire.

vertus. Je serai assez grand dans la mémoire des Romains, si je leur ai donné un prince qui les gouverne avec sagesse. Il lui dit encore : Modérez votre puissance par la raison, votre sévérité par la douceur, et votre douceur par une juste fermeté. La nature, en donnant un aiguillon au roi des abeilles, l'a armé pour se faire obéir, et non pour se faire détester. Préférez toujours les représentations d'un sujet zélé, aux flatteries d'un courtisan artificieux. Cet empereur, Maurice, justifia par de très-grandes qualités, le choix et l'adoption du vertueux Tibère : il fit la guerre avec gloire, et des réglemens très-sages; il rétablit Chosroës II, roi de Perse, sur son trône, ses sujets l'avoient chassé. Maurice eut autant de piété que de courage : on n'a pu lui reprocher avec justice que d'avoir sur-

chargé d'impôts l'Italie, mais il fut le père et le bienfaiteur des autres parties de son empire. Il auroit laissé un grand nom, s'il n'eût pas eu la fin la plus tragique. Le malheur obscurcit presque toujours la gloire des souverains, lorsqu'ils ne finissent pas par en triompher. L'usurpateur Phocas détrôna Maurice, et le fit massacrer avec ses enfans.

Je n'ai présenté de caractère odieux dans ce roman, que celui de l'eunuque Narsès; mais il paroît dans l'histoire qu'il fut en effet l'ennemi de Bélisaire, et qu'en outre il manqua de fidélité à son prince. L'impératrice Sophie, qui le haïssoit, dit publiquement : qu'un demi-homme comme lui, auroit mieux fait de filer avec des femmes que de porter les armes. Les victoires de Narsès répondoient assez à cette raillerie, mais on prétend que

Narsès lui fit dire : qu'il *lui fileroit un fil qu'elle auroit de la peine à démêler*, et qu'il effectua cette menace.

De tous les personnages que m'offroit l'histoire du temps de Bélisaire, Gélimer m'a paru le plus original et le plus intéressant. En conservant les traits principaux de son caractère, j'en ai fait un *dévot* singulier, d'une nouvelle espèce. Il me semble que ce mélange de piété, de rudesse de mœurs, de finesse d'esprit et de sensibilité, de fierté royale, d'idées romanesques et de principes chrétiens, forme un caractère si neuf et si piquant, qu'il eût mérité d'être le héros du roman dans lequel on le plaçoit, et je sens que l'ouvrage y eût beaucoup gagné. Mais il n'étoit cependant pas possible dans son histoire de supprimer Bélisaire, ou de ne faire

de ce grand homme qu'un personnage secondaire. J'ai même évité, à mon grand regret, de trop mettre Gélimer en scène, parce qu'il eût beaucoup plus intéressé que Bélisaire. Voulant présenter l'exemple le plus sublime de la clémence et du pardon des injures, voulant donner à Bélisaire, pour guide et pour libérateur, celui dont il avoit renversé le trône, exterminé la nation, celui qu'il avoit enchaîné captif à son char, je ne pouvois me dispenser de faire un saint de ce roi malheureux : ainsi j'espère qu'on voudra bien me pardonner sa conversion ; car même, avec l'ambitieuse intention de plaire à tout le monde, il m'eût été impossible d'attribuer un tel miracle à la seule philosophie ; j'aurois trouvé une complète incrédulité parmi les philosophes même.

Pour juger combien la grandeur des sentimens religieux surpasse celle de tous les autres, que l'on suppose Gélimer sans religion, se dévouant ainsi à Bélisaire, le fait paroîtra d'une invraisemblance ridicule, et le caractère tout à fait hors de la nature. Mais les incrédules, qui nient les miracles physiques, ne peuvent nier les miracles moraux, prodiges plus doux, et non moins surprenans; le dévoûment de Gélimer n'est pas plus étonnant que celui de Saint Vincent de Paul, et d'une multitude d'autres saints, qui s'exposèrent à la mort, et se mirent volontairement dans les fers des barbares pour racheter des captifs inconnus. On a vu mille fois d'autres saints, dans des temps de peste, accourir des déserts pour soigner des pestiférés abandonnés de leurs proches,

et souvent des païens persécuteurs des chrétiens, et dont ces solitaires avoient eux-mêmes éprouvé les plus indignes traitemens.......

Les poètes, les romanciers, et tous ceux qui font des ouvrages d'imagination, devroient adopter les sentimens religieux, du moins comme la source inépuisable du seul *merveilleux* intéressant. Si la croyance religieuse est admise, il n'y a plus en morale de *beau idéal*, tout ce que l'imagination peut se représenter de plus héroïque, de plus sublime, est possible, a existé, et ne peut être contesté. La vertu n'a plus de bornes, la perfection n'est plus une chimère. Indépendamment de la foi, comment peut-on, avec une âme élevée, rejeter de tels moyens?.....

Dans le Bélisaire de M. Marmontel, on voit aussi Gélimer, et ce personnage qui ne paroît qu'un moment,

a généralement déplu : non - seulement, parce qu'il n'est pas assez noble, et qu'il appelle Bélisaire *mon camarade*, mais parce qu'il reçoit Bélisaire (et de premier mouvement) à bras ouverts, *l'arrose de larmes*, etc. ce qui manque absolument de raison, de naturel et de vraisemblance; car ce Gélimer n'est qu'un philosophe misanthrope, cultivant son jardin, et que Bélisaire rencontre fortuitement dans un village; et l'on sait que la clémence n'est pas la vertu caractéristique des philosophes : non-seulement ils ne se piquent point *d'oublier les injures*, mais ils n'oublient ni les épigrammes, ni les plus légères contradictions. Il est surprenant que dans un roman, M. Marmontel n'ait fait aucun usage du luth de Gélimer, ni parlé avec quelques détails de son séjour sur la montagne de Pasuca.

Voici ce que dit l'histoire à ce sujet : Pharas, l'un des lieutenans de Bélisaire, sachant que Gélimer, sur sa montagne, souffroit toutes les horreurs de la famine, lui écrivit pour l'engager à se livrer à la générosité de Justinien. Gélimer lui répondit qu'il regardoit comme le dernier des maux de devenir l'esclave d'un ennemi qu'il abhorroit, et qui l'avoit détrôné. Cependant il demanda à Pharas, *un pain, une éponge, et un luth* : le *pain*, parce qu'il n'en avoit pas vu depuis trois mois; l'*éponge*, pour essuyer le sang de ses blessures; le *luth*, pour chanter ses malheurs. J'ai rendu compte, dans mon ouvrage, de quelques autres traits historiques relatifs à ce prince.

J'invite les jeunes littérateurs et les peintres à relire l'histoire du Bas-Empire, qui n'est point assez con-

avec des faits réels. Je répéterai aussi que la vérité historique se trouve bien plus altérée dans les poëmes épiques, et surtout dans les tragédies, où les règles de l'art dramatique forcent toujours à changer les lieux, à brouiller les temps, etc. J'ajouterai que, dans les romans, de petites notes, et à la fin une notice historique, préviendront toute confusion, et laisseront des idées nettes sur les faits historiques; de sorte que ceux qui ne lisent point l'histoire acquerroient au moins quelqu'instruction en s'amusant.

Personne, en lisant ces ouvrages, ne prend pour des faits historiques les scènes d'amour, les déclarations, les conversations, les harangues, les réflexions des personnages, etc.; ainsi, il n'est nullement nécessaire de multiplier les notes. C'est dans les

livres d'histoire que l'on est souvent trompé par les harangues et les discours, que dans ces graves ouvrages on doit croire véritables, et qui sont presque toujours inventés. On pourroit dire sans exagération, que, sous le seul rapport de la vérité des faits et des sentimens, l'histoire est souvent beaucoup plus trompeuse que les romans historiques. Les romans véritablement repréhensibles et dangereux, sont les histoires infidèles (1).

Le beau roman de *Séthos* (de l'abbé Terrasson) est un *roman historique :*

---

(1) Je n'en conclus assurément pas que la lecture des romans *historiques* soit préférable à celle de l'histoire ; je pense, au contraire, qu'on ne doit faire dans la jeunesse que des lectures sérieuses, et qu'il faut réserver les romans, même les plus moraux, comme d'agréables délassemens, pour l'âge mûr.

morale, intérêt, instruction, style sage et pur, il réunit tout. C'est le seul bon ouvrage du dernier siècle, auquel les philosophes ayent rendu pleine justice, et ce fut uniquement par équité et par amitié pour l'auteur, car les principes en sont parfaits. On dit néanmoins que l'auteur étoit philosophe, dans le sens attaché alors à ce mot; si cela est, il faut convenir franchement qu'un philosophe du dix-huitième siècle a fait un excellent livre et parfaitement pur. Dans cet ouvrage, l'auteur voulut placer, dans un cadre romanesque, plusieurs faits historiques très-frappans, et de profondes recherches sur les coutumes, les mœurs des Egyptiens, les initiations, etc.: il a parfaitement atteint son but; l'ouvrage est aussi instructif qu'intéressant et agréable.

Ce roman a donné l'idée d'*Anacharsis*, ouvrage savant, estimable et très-utile, mais dont la partie romanesque manque d'imagination, et dont une infinité de détails curieux en eux-mêmes n'étoient pas faits pour entrer dans un ouvrage auquel on a donné la forme d'un roman ; mais c'est toujours *un roman historique*, et l'un de ceux qui honorent le plus ce genre. On peut regarder aussi *Télémaque* comme un roman historique, puisqu'il est entièrement fondé sur des fictions consacrées et connues.

Le charmant roman des *Lettres Péruviennes* est historique. Madame de Grafigny, avec un art admirable, y a placé la description la mieux faite et la plus exacte des coutumes, des usages, des mœurs des Péruviens, la peinture de la chute de cet empire, etc. : ce sont ces mœurs sin-

gulières, les préjugés de l'ignorance, l'éducation reçue dans le temple du Soleil, qui donnent tant de naïveté, tant de charme à la touchante sensibilité de Zilia. Si tout ce fonds n'étoit pas historique, si ces mœurs, cette éducation, cette fausse religion, cette adoration du Soleil, ces princes fils du Soleil, cette révolution d'un puissant empire, séparé de tous les autres, inconnu aux autres parties du monde; si toutes ces choses eussent été créées par l'auteur, on auroit trouvé cette invention bizarre, dénuée de toute vraisemblance, et l'ouvrage eût perdu la moitié de son prix.

La *Reine de Navarre* de mademoiselle de la Force, est un roman plein d'intérêt et d'imagination. On y retrouve tous les traits historiques les plus frappans de ce temps; mais si l'on ôtoit de cet agréable ouvrage

les noms de François premier, de la reine de Navarre, du connétable de Bourbon, de la duchesse d'Angoulême, de Charles-Quint, etc., en y trouvant toujours beaucoup de talent, on le liroit avec beaucoup moins de plaisir. Il y a donc un intérêt particulier dans le genre même; et pourquoi vouloir en priver les lecteurs? Je crois, au contraire, que tout roman d'un genre très-noble et très-élevé, a nécessairement besoin d'un fonds historique; la raison en est simple : les héros des scènes vulgaires, ou bourgeoises, ou comiques, peuvent être représentés sous des noms d'invention, on les retrouve partout. Mais on ne rencontre pas communément, dans la société, des personnages véritablement héroïques; ceux-là ne paroîtront vrais, et par conséquent n'intéresseront que lors-

que leurs noms rappelleront des idées de grandeur et des actions éclatantes : ces actions, retracées dans le roman, seront pour le lecteur le gage des actions du même genre inventées par l'auteur. Et quel avantage inestimable de pouvoir, à l'aide de l'histoire, donner ainsi de la vraisemblance à des fictions morales et touchantes !....

Voilà pourquoi, dans le beau siècle de Louis XIV, on n'aimoit que ce noble genre de romans; on vouloit croire pleinement à la vertu qu'on admiroit. Le Bélisaire de M. Marmontel est un *roman historique*, et ses critiques même ne le lui ont pas reproché.

Comme je l'ai déjà dit, ce n'est que depuis cinq ou six ans que quelques gens de lettres ont tout à coup découvert que ce genre d'ouvrage

est *mauvais* et pernicieux. L'un d'eux a même dit qu'on ne faisoit des romans historiques que faute d'imagination. C'est précisément tout le contraire : il faut infiniment plus d'imagination et plus d'art pour joindre des scènes et des fictions intéressantes à des faits historiques, pour bien développer et bien soutenir de grands caractères connus, pour bien peindre les mœurs du temps où l'on se transporte, que pour tout inventer. Cette vérité est si frappante, qu'elle n'a pas besoin d'être développée.

Des romans très-brillans d'imagination sont : La *Reine de Navarre*, les *Anecdotes de la cour de Philippe-Auguste*, les *Lettres Péruviennes*, *Séthos*, et beaucoup d'autres.

Personne encore n'a dit que le